

Irradiation

Des réseaux sémantiques pour Varécý



Une nouvelle façon de naviguer dans les textes littéraires de Varécý

(pour plus d'information sur cette méthode, contacter elena.varecy@gmail.com)

La méthode et le classement

Construction des graphes

La méthode utilisée consiste à classer les textes du corpus Irradiation selon la similarité de vocabulaire puis de prendre les deux plus proches voisins afin de construire le graphe d'Irradiation. Cela représente une façon originale et esthétique de classer et parcourir des textes d'Elena Varécy.



Classement des textes du plus original au plus Varécien

Mandela every day
Irradiation
Songe de l'obsidienne
La vie chose
L'instant jaune gris
Ramdam
La rêverie de Dame Nagiko
Petites suites d'été
Des empanadas et de la pâtée pour chats
Le déclic clac
Veaux, vaches et grandes bifurcations
Des éclipses et des mots lune
Plan C
Le vieil homme et l'oiseau
Mon cher et pendre Vassilev
Triptyque de l'obsidienne
Fernand et Lisa
Les bonnes résolutions de 2014
La fable de Maître Froufrou
L'île de Pâques et autres mystères Souvenirs de Theodore Eglantine
Dissoute
Manifeste très sérieux pour des lendemains qui le sont moins
Dans ma boîte à tout
La clef en trois points et puis c'est tout
Le catalogue et la Loi
Les résonances énigmatiques
Toutes ces choses, tant de choses
Lucie
Ce que tisser les mots veut dire
Un éléphant ça s'évapore énormément
Au cas où...
Triptyque de l'Invisible
Extrapo(i)lation
Un cactus en hiver
Très cher de l'autre rive
Une frisée aux lardons sinon rien
La gueulante de Noël
Le premier amour

Vous connaissez maintenant le classement sémantique mais l'ordre dans ce livre est panaché avec alternance de textes poétiques et de textes typiquement Varéciens. Libre à vous de suivre cet ordre ou de vous laisser porter par les voisinages similaires que l'on peut voir dans les réseaux locaux ou encore d'inventer votre propre ordre pour savourer chacun des textes d'Irradiation.

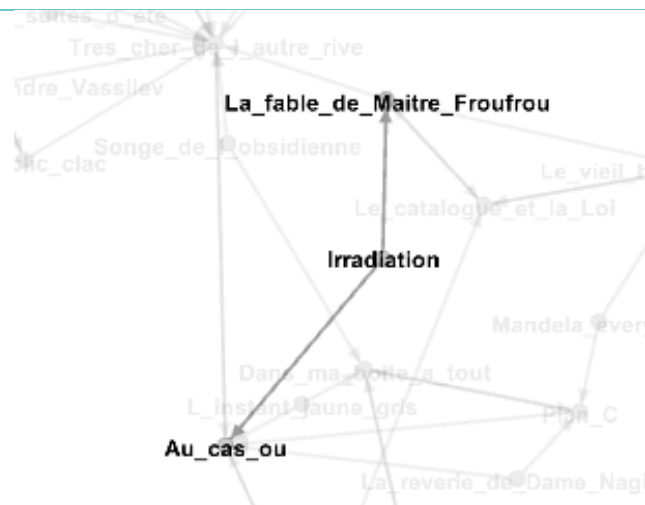
Table des
matières

LA METHODE ET LE CLASSEMENT	III
CONSTRUCTION DES GRAPHES	III
CLASSEMENT DES TEXTES DU PLUS ORIGINAL AU PLUS VARECIEN.....	IV
LE RECUEIL D'IRRADIATION	1
IRRADIATION.....	1
LA GUEULANTE DE NOËL	2
LA VIE CHOSE.....	5
TRES CHER DE L'AUTRE RIVE	6
RAMDAM.....	8
EXTRAPO(I)LATION.....	10
PETITES SUITES D'ETE.....	12
AU CAS OU.....	15
LE DECLIC CLAC	16
CE QUE TISSER LES MOTS VEUT DIRE	17
DES ECLIPSES ET DES MOTS LUNE.....	19
TOUTES CES CHOSES, TANT DE CHOSES	21
LE VIEIL HOMME ET L OISEAU	27
LE CATALOGUE ET LA LOI	29
TRIPTYQUE DE L'OBSDIENNE	30
DANS MA BOITE A TOUT	32
LES BONNES RESOLUTIONS DE 2014	34
DISSOUTE	35
L'ILE DE PAQUES ET AUTRES MYSTERES SOUVENIRS DE THEODORE EGLANTINE	37
LA FABLE DE MAITRE FROUFROU.....	48
MANIFESTE TRES SERIEUX POUR DES LENDEMAINS QUI LE SONT MOINS.....	49
FERNAND ET LISA	50
LA CLEF EN TROIS POINTS ET PUIS C EST TOUT	52
MON CHER ET PENDRE VASSILEV.....	54
LES RESONANCES ENIGMATIQUES.....	55
PLAN C.....	56
LUCIE.....	57
VEAUX, VACHES ET GRANDES BIFURCATIONS.....	58
UN ELEPHANT ÇA S'EVAPORE ENORMEMENT	60

DES EMPANADAS ET DE LA PATEE POUR CHATS.....	64
TRIPTYQUE DE L'INVISIBLE	67
LA REVERIE DE DAME NAGIKO.....	74
UN CACTUS EN HIVER	76
L'INSTANT JAUNE GRIS.....	78
UNE FRISEE AUX LARDONS SINON RIEN	79
SONGE DE L'OBSIDIENNE	83
LE PREMIER AMOUR	84
MANDELA EVERY DAY	87

Le recueil d'Irradiation

Irradiation

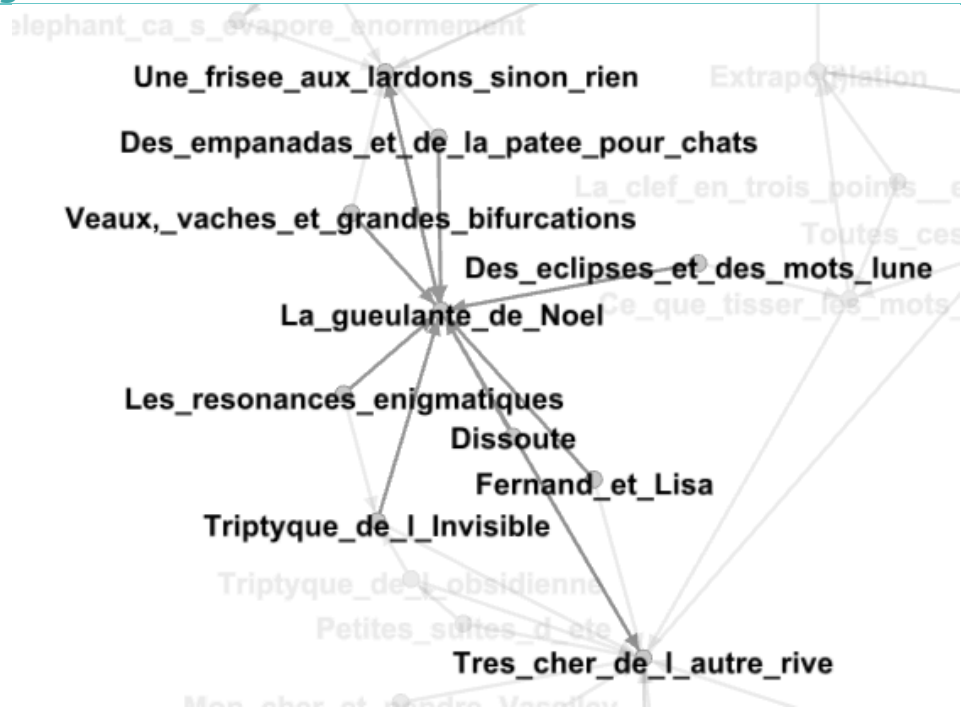


*Il était une fois une forêt.
Dans cette forêt, il y avait une rivière.
Dans la rivière, il y avait un rocher.
Dans le rocher, il y avait une cavité.
Dans la cavité, il y avait un petit être.
Dans le petit être, il y avait un soupçon.
Dans le soupçon, il y avait une vérité.
Dans cette vérité, il y avait un visage.
Dans ce visage, il y avait un regard.
Dans ce regard, il y avait une larme.
Dans cette larme, il y avait un éclat,
l'éclat de l'éclatante
vérité.*

*L'éclat balaya la larme.
La larme balaya le regard.
Le regard balaya le visage.
Le visage balaya la vérité.
La vérité balaya le soupçon.
Le soupçon balaya le petit être.
Le petit être balaya la cavité.
La cavité balaya le rocher.
Le rocher balaya la rivière.
La rivière balaya la forêt.
La forêt balaya le « Il était une fois ».*

*Plus de « Il était une fois ».
Rien que l'éclat, l'éclat
de l'éclatante
vérité.*

La gueulante de Noël



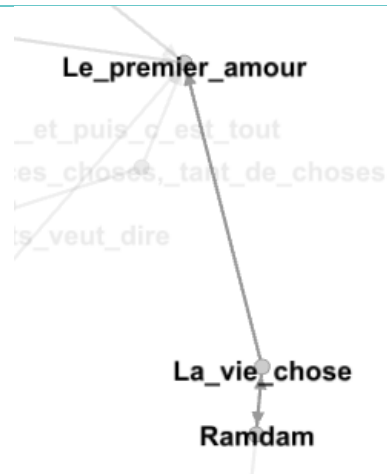
« Pas question de prendre sa suite. Et puis quoi encore ? Je suis parti, qu'est-ce que c'est que cette histoire d' « enfui » ? Je suis parti parce que tout simplement, au début je n'y croyais pas, je résistais. J'ai trop longtemps résisté, quelle perte de temps a posteriori. Je ne croyais pas à mon père comme tortionnaire. Si, si... vous les policiers, vous qui venez me chercher et voulez me ramener. Vous croyez quoi ? Que le Père Noël gnagna et tout le falbala, il est comme on croit ? Il est « tombé gravement malade » et il a crevé ? Faudrait quoi ? Que je pleure ? Que voulez-vous que je vous dise ? Est-ce ma faute ? A l'époque, quelqu'un, tiens... vous par exemple, s'est-il intéressé à moi, à mes frères et sœurs, aux lutins ? Et ma mère ? Cela vous dit quelque chose, ma mère ? A vrai dire, je m'étonne un peu, excusez-moi mais il y a de quoi. Je m'étonne un peu qu'il ait fallu sa mort, son dernier mensonge et le mythe, le grand mythe de l'abandon du père, sacré père, par son fils aîné pour que vous vous bougiez. Il a fallu son cirque et vos compromissions. Vous croyez que je ne sais pas ? Mais vous ou d'autres de vos collègues, je vous ai tous connus, je vous reconnais, vous êtes tous les mêmes à quémander des cadeaux sous sa fenêtre en échange de sa protection. Il avait trouvé le bon truc, ah sacré Père Noël ! Vu son rôle stratégique pour la trêve, au moins quelques jours de trêve par an dans votre drôle de monde, il fallait que lui - un comble !- soit protégé. Alors vous, bien sûr, avec quelques menus présents à ouf à la clé, vous y avez cru aux rennes bien traités, au gars blanc comme neige derrière ses épais sourcils, le type affairé derrière ses piles de commande en mille-feuille à être surmené depuis qu'Internet...
« Vous savez, Internet, ça a radicalement changé mon métier. Ils en

demandent toujours plus et plus vite ces sacrés garnements ». Vous y avez cru, normal, vaut mieux pas trop chercher ce qu'il y a derrière les paillettes, vaut mieux s'en tenir à une seule facette de la boule disco pour continuer à rêver, à glaner. Pourtant, je ne comprends pas, fouiner, c'est pourtant votre métier. Vous êtes bien arrivés jusqu'à moi. Excusez-moi, mais je n'y crois toujours pas. Comment avez-vous pu croire à toutes ces fariboles pendant des années, ne pas voir pour les rennes - franchement le sang sur la neige à force de coups de fouets, ça aurait dû vous interpeler, vous les super-policiers. A aucun moment vous n'avez trouvé cela étrange un type bravache qui donne ostensiblement du bon foin à ses bêtes, enfin faut pas pousser, juste une poignée le matin et qui, lorsqu'il file dans la nuit livrer ses cadeaux, les fouette jusqu'au sang ? Et les laisse crever au retour. Et les change. C'est pas difficile, il a un élevage. C'est pas lui qui met bas à tour de bras. Et recommence la même comédie. Et vous, en embuscade à le protéger, dites-moi, faites-moi un peu rire, vous n'avez donc rien vu ? Jamais de sang sur la neige ? Et dans l'atelier, dans la maison, cela vous a-t-il jamais intéressés de savoir ce qui s'y passait ? Des fuites avaient pourtant eu lieu. Dites-moi, qui aujourd'hui est le plus coupable ? Vous ou moi ? Il faut arrêter, arrêter où je vais exploser. Les lutins exploités, au turbin jour et nuit toute l'année, même fiévreux, enrhumés à nager dans leur morve, même nauséux à prendre leurs emballages pour un sac de couchage... y'a quand même bien quelqu'un... cherchez bien... une femme au foulard bleu.... non, rien de rouge, volontairement rien de rouge... cette femme, c'était ma mère, elle s'était « enfuie » comme vous dites, comme vous aviez dit à l'époque à sa suite, quelle merveilleuse langue de bois ! Vous aviez cru l'infâme. Cette femme, ma mère, elle vous avait pourtant tout dit et vous, qu'avez-vous fait ? Rien. Comme un renne, laissé crever ma mère. Je ne vous le par... c'est bien simple : vous êtes impardonnables. C'est vous que je devrais incriminer. Vous avez de la chance : cela ne m'intéresse pas. Tel que vous me voyez, maintenant, je suis heureux, je ne sais pas comment j'ai pu car je ne suis pas réparé. On ne se répare pas de ces choses-là. Je suis parti. Comprenez-vous que j'ai dû tout laisser, mes illusions, les miens qui encore souffraient ? Comprenez-vous que j'ai essayé de les sauver et que personne, personne vous m'entendez, maintenant que vous savez, peut-être allez-vous me croire et enfin entendre, personne n'a jamais voulu me croire, comme vous... pas m'entendre. Il était puissant, régnait en maître sur le monde. C'est vous qui l'aviez rendu ainsi, avec tous vos salamalecs, vos troubles intérêts. Et par votre faute, car c'est bien votre faute, ils -les miens-, ils ont tous crevé après avoir trimé toute leur vie, leur pauvre et sale vie. Et maintenant, vous, vous venez me chercher ? Pour « prendre sa suite » comme il l'a sur son lit de mort demandé ? Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? Sa suite ? Quelle suite ? Pleurez donc au pied de vos sapins morts, puisque vous ne voyez même pas

que les « rois de Noël » sont comme vous coupés, sans plus aucune racine, sans plus aucune réalité. Je vous le dis : vous avez de la chance. Foutez simplement le camp et laissez-moi en paix ».

C'est ainsi, en voyant Etienne au milieu de ma rue à chasser les flics, devant la chocolaterie de mon père que j'en tombai amoureuse. Il neigeait. Sa colère était froide mais pour la première fois, je le voyais. C'était quelques jours avant Noël et il irradiait.

La vie chose



Je veux...

Tu veux...

Une vie...

Tu dis ?

Oui, marre de tes savates molles, de...

De ?

De ton regard éteint de... de...

De ?

De vieux... c'est ça...

C'est quoi ?

C'est ça : de vieux ramoneur !

Ah. Et puis ?

Rien. Et puis rien. C'est...

C'est ?

C'est tout.

Mais alors...

Alors ?

Alors quelle vie ?

Quelle... vie ?

Oui, alors quelle autre vie ?

Une vie pleine, je veux une vie pleine. Jamais contente.

C'est ça.

Pourtant...

Pourtant quoi ?

Pourtant tu sais bien : c'est jamais qu'une histoire, la même histoire du verre à moitié vide, à...

Moitié plein.

C'est ça, bien.

C'est ça, pour toi évidemment, c'est bien. Alors ?

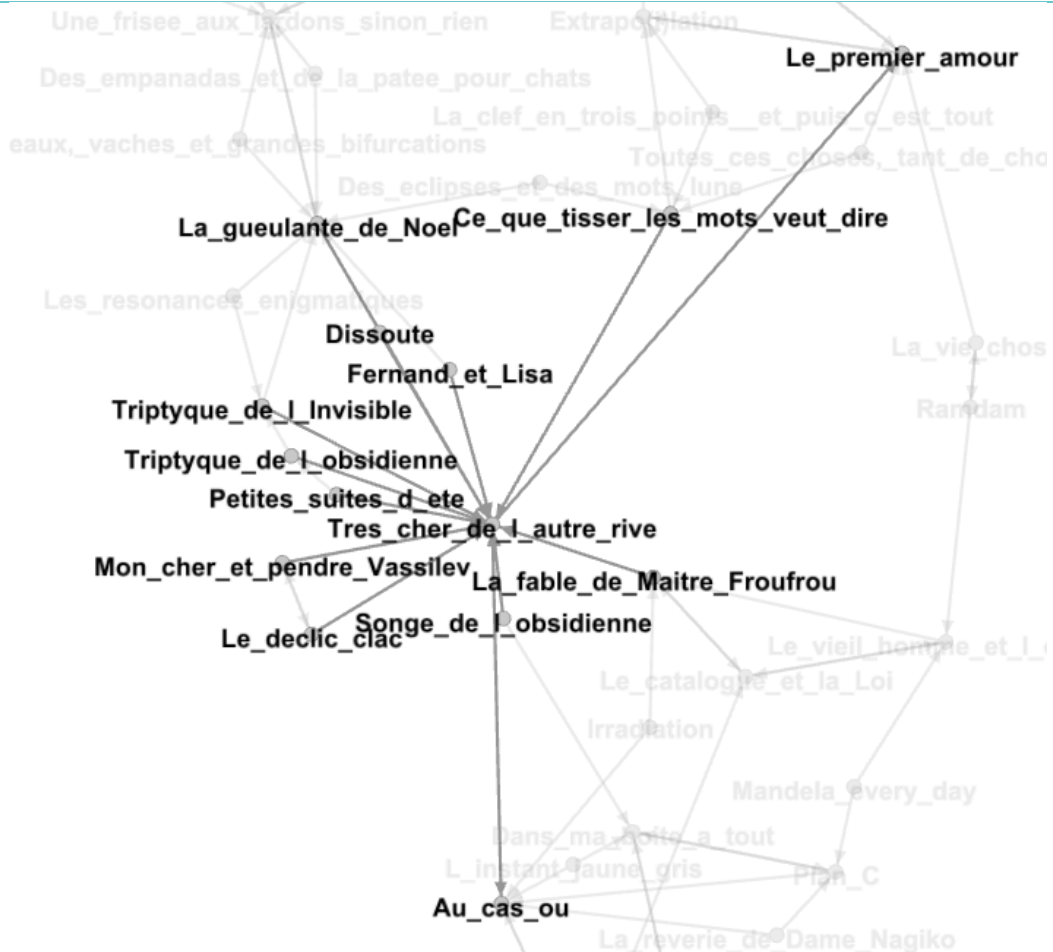
Alors, rien.

Allez...

Allez quoi ?

Allez viens.

Très cher de l'autre rive

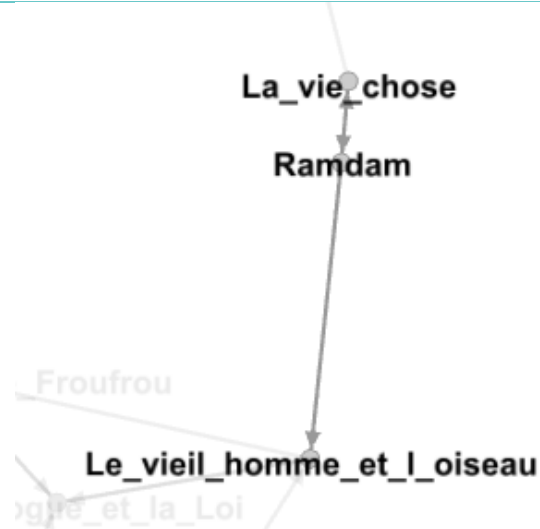


« Très cher de l'autre rive, Difficile, illogique, inutile de jeter une bouteille à la mer lorsque l'on est tombé du monde. Car alors où est la mer, où est la terre ferme ? Les repères explosent et on se retrouve en bas, à droite. Je sais, c'est ridicule de dire « en bas, à droite » car les repères explosent dans ces cas-là, dans des cas comme ça. Alors pourquoi « en bas, à droite » ? Je ne sais pas. C'est juste une question de représentation et en même temps, c'est très curieux, de violente sensation : je suis comme tombé du lit, j'ai roulé sur la droite et je suis tombé du monde. C'est aussi simple que cela. Je me suis retrouvé à droite d'une sphère ; ce devait être la Terre et j'étais à ses côtés, en bas, à droite, dans une immensité noire mais d'un noir pas sombre. Le noir était comme neutre. Il y avait une lumière, des lumières on dira « normales ». Ce n'était ni terrifiant ni mystique. J'étais tombé du monde et puis c'était tout. Je me retrouvais seul. C'était pas nouveau après tout. Je n'étais ni étonné ni triste. Je te le dis : j'étais tombé du monde, un point c'est tout.

Depuis, je ne sais pas très bien. Je ne sais pas pourquoi mais s'est rajoutée à cette image, enfin à cet intime ressenti, une espèce d'échelle en cordes flottant depuis la Terre comme pour me rattraper.

Je la vois, je les vois toutes deux comme s'éloigner mais pas trop. Et moi, je suis là, je ne sais pas -ou je ne sais que trop?- qui je suis, où je suis, sur quoi je tiens. C'est cela : je suis en apesanteur, en bas, à droite du monde. Je ne vais ni mal ni bien. La question n'est plus là. Suis-je alors mort, comme on dit « passé de l'autre côté » ? Je ne crois même pas. Cela fait bien longtemps que la question n'est plus là, réglée. Je suis autre part. Je me demande juste où je suis, ce qui est encore possible. Au vrai, c'est pour cela que je t'écris. Je voudrais juste que tu m'expliques pourquoi, si rond à embrasser, cet objet, curieux objet d'où je viens, se retrouve au final quadrillé, embarricadé, asphyxié de tant de jargons, de tant de grands falbalas inutiles. Je ne comprends pas. Je ne comprends pas ou alors je comprends très bien et j'ai voulu changer un petit, en fait un trop grand quelque chose. J'ai cru, j'ai vu avant, après, entre les lignes de tous ces fronts en sueur. J'y ai cru. Ce que j'ai vu, je l'ai bien vu. Ce n'est pas parce que je suis tombé en bas, à droite, que je me suis méchamment gaufré que cela n'existe pas. Trop facile de me taxer comme d'autres de doux rêveur couleur corail, bon teint et juste bon à proposer des mondes qui déraillent. Si je suis tombé, c'est au contraire que j'ai une ligne et que c'est le monde, ce monde d'où je viens, qui est le mien, qui déraille.

Comment te dire ? Comment, faut-il chercher à réconcilier ces deux irréductibles vérités ? Ou alors va-t-on rester ainsi, à côté, moi en bas, à droite et lui, alors ce doit être en haut, à gauche ? Je voudrais que tu m'expliques, toi mon lecteur de l'autre rive à qui j'envoie cette bouteille à la mer-infini, pourquoi être tombé ainsi, ce qui est encore possible. Je ne demande pas secours. Je te l'ai dit : je ne vais ni mal ni bien, je suis hors détresse, dans un tout qui ne veut plus dire rien et l'inverse. Je te demande juste un peu d'humanité si en moi un peu tu te reconnais. Je te demande de m'expliquer pourquoi tombé et l'encore possible. Je te demande et, pour ta réponse, tu sais où me trouver : je suis en bas, à droite du monde. C'est pas bien commode, je sais. Je pourrais venir à ta rencontre. Je ne suis pas prisonnier, tu sais. C'est juste que je ne sais pas comment revenir-en ai-je besoin, en ai-je envie?- car je ne sais pas où je suis. C'est un peu fou, je sais. Mais moi, je ne suis pas fou et toi qui me liras, si tu me lis, c'est que tu le sais. Alors tu sauras aussi quoi me dire, où me trouver car à toi aussi, l'en-bas, l'à droite du monde, est familier.

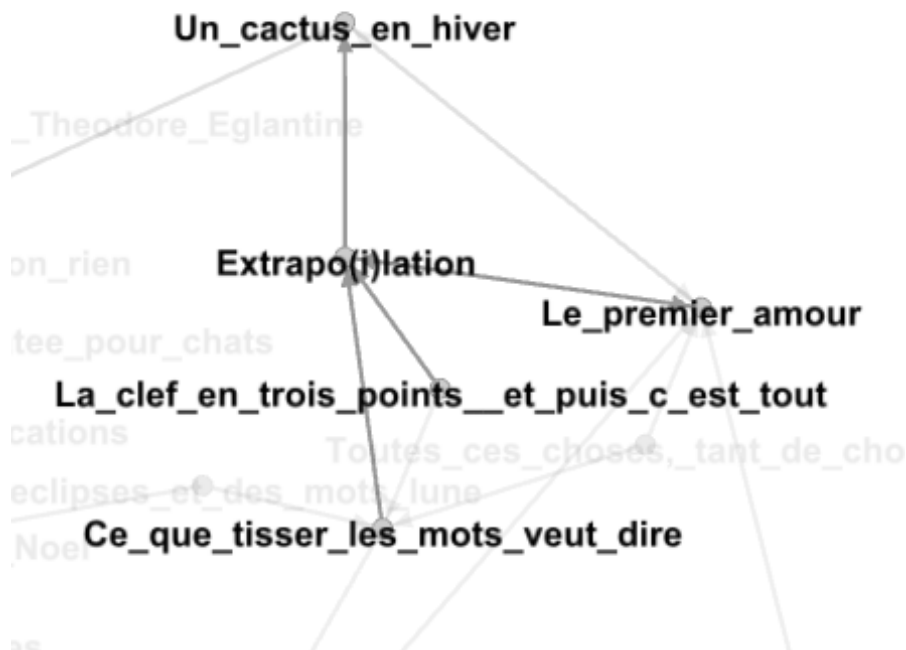


*Il était une fois... ratatata
tam...
Ouais, je vous vois : encore une
histoire de tam-tam.
Et ouais. Ben
ouais.
C'est la faute à Tom, ou To
to, enfin lui ou un autre,
le tonton, la tata, et pourquoi
pas le tou
bib ?
C'est la faute au tou
tim qui se pose de ces
questions.
Pensez : boléro or not boléro ?
Tu parles d'une timbale.
On se la trimbale à tomber,
pierre tombale jusqu'à l'os du
tou
tou.
Tiens... mais c'est donc
tout...
Vous voulez dire le Grand
Tout ? Oui, le Tout Grand,
to
tal.*

Silence

*Non, pas silence.
Tintamarre !
Marre de Tintin !*

*Tintin et itou, Tin
tin !
Ratatatam, voici que vient,
voici venue, c'est déjà la
fin, la fin de l'histoire du
tam
tam.*



A chaque fois que je le voyais, je ne pouvais pas m'en empêcher, je me disais : « C'est tout de même con d'avoir autant de poils sur le torse et d'être chauve, si chauve au-dessus ». Bon... le torse... j'extrapolais car je voyais juste la touffe brune, hirsute, vaguement suggestive qui dépassait de sa chemise bien blanche et de sa veste bien bleue. Quand il me tendait ma lettre en échange de mon avis de recommandé, je ne pouvais pas m'empêcher de fixer cette fourrure noire, hallucinante, si dérangement. Vraiment, je ne comprenais pas comment c'était possible d'être aussi fourni en-dessous et si dégarni au-dessus. Alors je regardais, toujours je regardais la barbe. Un indice. Y'avait pas photo : elle aussi était drue, très fournie. Enfin d'après ce que je pouvais en extrapoler car derrière son comptoir, sur son îlot comme on dit à présent, il était rasé de près. N'empêche que je m'y connaissais et un type avec plein de points sur le visage, comme piqueté des pommettes à la fossette du menton, c'était signe de barbe drue, très fournie. Du genre à devoir se raser plusieurs fois par jour. S'il faisait pas gaffe, la pilosité reprenait le dessus et c'était l'enfer pour redevenir lisse, tout lisse en-dessous.

En-dessous, c'est-à-dire sous ce crâne improbable, luisant parfait comme une surface de jade à exploser direct tous les verrous, toutes les serrures des plus timides, des plus inhibées. Car le crâne en lui-même n'était pas si mal. Y'avait comme on dit pas mal à extrapoler. Non, en fait, ce qui me perturbait, c'était le décalage, le contraste entre ce tout de la touffe sous la gorge et ce rien au-dessus du front, un continuum trop précoce avec le front. Du coup, je me demandais.

Je veux dire que le temps d'une lettre -ô béni recommandé-, je me posais tout un tas de questions sur le reste: est-ce que... aussi velu sur les bras ? Et les omoplastes, beurk, tu y as pensé? D'après ses mollets, entraperçus à la saison chaude, j'avais extrapolé, extrapolé, extrapolé...

Extrapolé.

Au juste quoi ?

Ben, je sais pas... euh... le reste.

Le reste, quoi?

Ben à propos du reste. Savoir si le torse était comme ci mais le crâne alors comme ça, alors le reste quoi.

Tu dérailles ma petite. Allons, tu vois bien que ce n'est qu'une histoire de recommandé: on t'avise et puis tu vas le chercher.

C'est-à-dire...

C'est-à-dire que quoi, encore?

C'est-à-dire que... souvent...

Souvent quoi?

Ben on m'avise souvent et alors je cours le chercher.

Ah bon. Pourquoi, tu en reçois si souvent des recommandés? Tu as donc bien des retards de paiement ?

Ben... c'est que c'est moi qui m'envoie les courriers en recommandé. Comment?

C'est vrai.

Et pourquoi?

Ben... pour le revoir souvent, le plus souvent et longtemps, mon gentil postier.

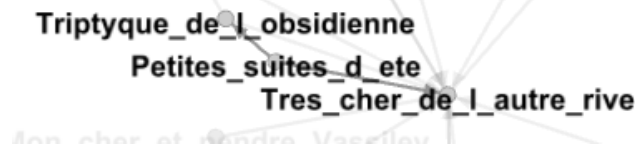
Tu es folle. Décidément tu es folle, complètement folle.

Non. J'aime juste rêver. Et puis c'est sérieux, je m'interroge: comment c'est possible d'être aussi poilu et chauve à la fois? Je trouve ça con, cette répartition. Si ça tenait qu'à moi, je prendrais un peu du bas pour mettre en haut, histoire d'un peu rééquilibrer le tout, que ça fasse ensemble.

Oui, enfin c'est pas non plus une poupée, ton postier.

Ah, je n'y avais pas pensé. En voilà une idée : jouer à la poupée avec mon postier.

Vite ! Choper une enveloppe. Rien dedans. On s'en fout. L'essentiel est dans l'autocollant dessus avec mon adresse aux tenants des aboutissants. Tant pis si c'est un peu cher les recommandés. Pourvu que je l'envoie vite et que vite me revienne l'avis d'aller le chercher. J'attendrai mon tour pour passer avec lui, rien qu'avec lui. Tant pis si on attend pour les recommandés. Et tant pis s'il me remballe. C'est quoi toute cette histoire? Ce serait pas un peu déplacé? M'en fous. Au moins j'aurai osé et qui sait, peut-être en saurai-je davantage sur le mystère de ces touts et de ces riens qui par leur fatal contraste éveillent l'éternelle curiosité des petites filles mal élevées.



Ciel rose de juin, fin de journée.
Lumière brusquement irradie lac et montagne. Incohérence du reste,
insupportable beauté.

En bas, le clochard en costume veille déjà sur sa nuit blanche à venir.
Il n'est pas le seul.
C'est que la honte de l'espèce n'a ni heure ni visage.

Le clochard en costume a tendu la main, caressé le petit chien.
Tant qu'il y aura des clochards en costume qui caressent de petits
chiens, alors Baudelaire aura raison.

Petit moineau deviendra grand.
Piaille, mais piaille donc après la becquée,
pour l'instant.

Au détour d'un virage,
un magnolia encore en fleurs
veille sur le potager, les tomates et leurs tuteurs.

Le cygne médite.
Les épines tombées de la montagne forment couronnes à la surface.
C'est donc lui le roi des ronds dans l'eau.

Ses petits au milieu des nénuphars jaunes,
la cane jubile.
Petite géographie du bonheur en surface.

A la rose trémière qui se déchiffonne avec une paresse
écarlate, je dis
qu'elle est l'hibiscus béni de nos contrées englouties.

Le clochard, pas celui en costume mais l'hirsute,
nourrit pigeons et moineaux.
Quelle heure est-il donc dans ce geste éternel ?

Les voiles donnent aux pommiers des allures
de mariée en retard,
à la traîne.

Tachetée de nuages sur sa verdure projetés, la montagne se prend
pour la grosse
vache qu'au fond, elle est.

Quand les gendarmes copulent dans
les poireaux,
qui pour les arrêter, qui pour les verbaliser ?

Les étés passent,
les petites filles aussi.
Seules demeurent les Barbie sirènes au bord de l'eau.

La fille : couchée sur le ventre, maillot fluo.
La mère : deux pièces tigré noir et blanc, sur le dos. Pile et face sur
un même tempo.

Les pollens à la surface signent
comme un interminable été.
Bientôt la neige.

Plumes par-dessus tête,
le cygne cherche au fond du lac
une bien trouble vérité.

Non, non, non : cette échelle-ci ne mène pas au
cerisier, mais au 2ème étage de la maison
ronde. Autre lieu, autre fruit.

Sous le ponton,
près de la roselière,
le cygne attend.

A l'envol du moineau,
l'arceau métallique tremble
à en réveiller les racines des jeunes poireaux.

Le temps passe, le temps
des cerises est passé.
Adieu clafoutis, gratins de fruits acidulés.

Souscrire au monde pour en profiter.
Si article détérioré, le renvoyer.
Autant dire se rétracter jusqu'au monde d'après.

A trop déterrer les carottes,
on dérange la limace. Faire comme
si je ne l'avais pas vue, lui laisser ses rêves de fanes.

Pierre retombe et retombe encore du sommet.
Dans un grand fracas entre ciel et terre, se forme une tornade de
boue et de chagrin. On l'appellera Sisyphe.

Sur la bâche aux aubergines,
le lézard fait des claquettes
et résonne ses pas légers dans le tunnel ensoleillé.

Dans mon jardin, il y aura des framboisiers,
un cerisier et une limace.
Elle s'appellera, s'appelle déjà Charles.

A l'ombre du cardon, les échalotes
se faisaient toutes petites. Las,
une main les a trouvées.

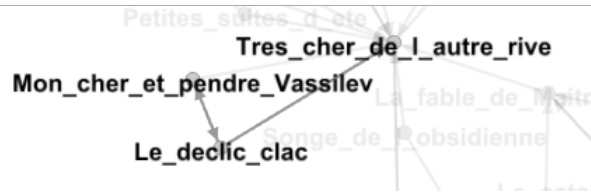
La surface réfléchit sur mon visage
la sagesse
que je n'ai pas.

La voile du parachute déchire le silence sur la colline.
Le clocher renchérit : il est midi, il
est temps de rentrer.

Exilées de l'ail violet,
les fourmis furieuses se vengent
en piquant tout sur leur passage jusqu'au corset.

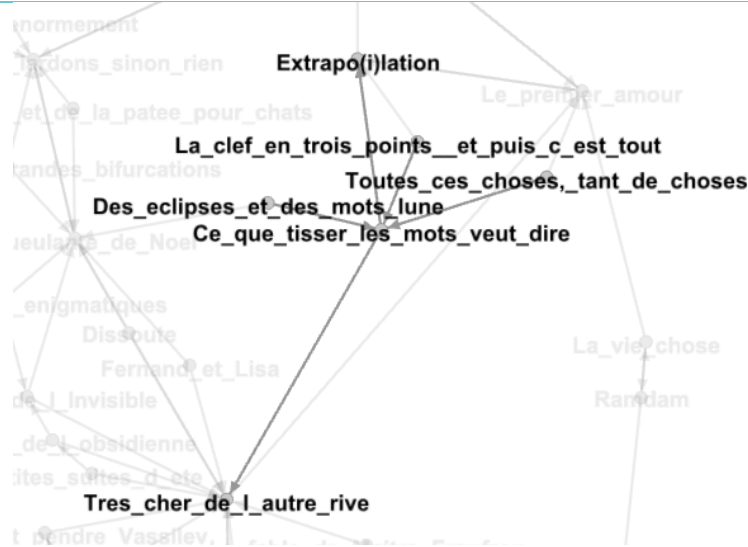
Cela doit être une drôle de sensation de voir
une maison, bien au chaud,
au fond d'une impasse et de se dire, c'est là, ne plus bouger.

Le déclic clac



J'ai les boyaux en zig-zag,
un charivari dans la tête comme
pas possible.
Quel cachet pour ça ?
Pas de cachet pour ça.
Je rêve au grand tohu-bohu premier,
j'espère rallier tout sauf le dernier.
Pas de cachet pour ça.
Je m'demande qui de Tire, qui
de Larigot m'ambiancera le cœur à nouveau.
Mais pas d'cachet pour ça.
Je m'enlivre de palimpsestes qui,
de près ou de loin, puent l'inceste.
Je ne le sais que trop bien et...
Non, pas de cachet pour ça.
Je suis timbrée de toutes leurs fariboles.
J'aimerais tant expirer ouf !
Au lieu de ça, j'hurle à perte de vue, je
ne cesse d'implorer les berlues qui s'en cognent bien bas. Pas de
cachet pour ça, pas
de cachet pour ça.
Rien.
Rien qu'ouvrir large-vacant les penderies
et cassos cassos, Terres Grasses, mes amours,
j'arrive, tiens, me voilà en vie.

Ce que tisser les mots veut dire



Les gens sont idiots. Ils cherchent toujours, toujours, toujours, des causes, des causes, des causes, extérieures, extérieures, extérieures... Tout serait écrit, et pourquoi pas voulu par quelque divinité et si l'homme n'est pas gentil, alors c'est pas bien, on te l'a dit combien de fois, petit homme, qu'il fallait pas faire ça ? Allez, je ne veux plus te voir. Au coin, puni. Ou alors au contraire, tout serait ouvert, permis, rien ne serait joué. Allez, jouez, mais jouez donc ! N'ayez crainte : le hasard est là; la chance à votre bonheur pourvoira. Ou pas.

Patatrac les guerres, les conflits.

Patatrac la mort, les maladies.

Patatrac les injustices, pourquoi moi et pas lui ?

Patatrac le climat qui fout le camp et tout ce qui s'en suit.

Patatrac.

Gros patatrac.

Patraque depuis longtemps.

Les gens sont idiots. Ils cherchent, cherchent, cherchent, depuis toujours, toujours, toujours, de grandes, grandes, grandes, causes, causes, causes, extérieures, extérieures, extérieures, à eux, eux, eux... alors que la cause, minuscule, mais additionnée aux autres, à force, sur la durée, ça fait beaucoup. Et la cause, c'est moi, petit homme, c'est toi, c'est nous, c'est vous.

Chercher ailleurs est une erreur.

Chercher grand conduit au néant.

Car les héros, c'est nous. Point d'heure de gloire à scruter. On peut aller en paix dès lors que l'on occupe pleinement notre bulle, si menue bulle d'humanité. On peut aller en paix si on est à la hauteur de ce qui devrait, en principe, la distinguer : l'esprit de responsabilité.

Je n'ai pas trop le goût, parfois, il faut m'excuser, d'inventer des histoires pour s'amuser, comme s'évaporer. Parfois, je trouve cet exercice -dans mon cas ce travail- vide, comme dérisoire. Il ne faut

pas m'en vouloir, il faut m'excuser. Ce n'est pas de la déprime, genre le coup de moins de janvier. Moi aussi, j'aurais voulu jongler avec les consignes, poser un décor, créer des personnages et que ça bouge là-dedans, je veux un peu d'action ! Que serait-il sorti si j'avais « obéi », fait traverser mon histoire par un aveugle, inséré trois mots (kodiak, barouf, enfer), coloré le tout en pie de préférence fauve et farci l'hyper-tout d'une recette de cuisine exotique ? Je ne sais pas. J'avais bien commencé des recherches. Elles m'auraient sans doute emportée dans l'archipel du Kodiak, là où les gros ours bruns du même nom dévorent quantité de saumons. J'aurais sans doute cherché la petite bête. Au fond, quand on écrit, que fait-on d'autre vraiment ? J'aurais cherché, ou plutôt inventé qui, mais quel est donc, là-bas, ce mystérieux inconnu à l'origine de l'achat par les Etats-Unis de l'Alaska ? Rien que ça. Oui, cela m'aurait plu.

Mais non.

Cette histoire restera comme d'autres, tant d'autres, sur les ponts suspendus de mon imagination. Peut-être adviendra-t-elle un jour quand même, forçant tous les barrages, trouvant le bon passage. On ne sait jamais avec les histoires : elles sont têtues et nous en racontent de bien bonnes. Alors, si elle advient, je prendrai stylo et papier. Je la raconterai cette histoire. Bien sûr que je ne la laisserai pas en plan. Pour sûr, je la déploierai comme elles, ces sœurs advenues, elles me déploient et allègent de quelque chose le poids.

Bien sûr. Evidemment.

Car qui dit mot refuse tout haut.

Mais pas maintenant.

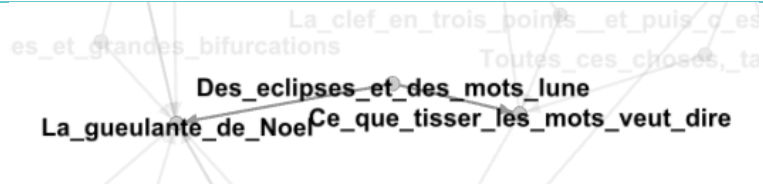
Il faut du temps.

Pour une histoire, il faut du temps.

Je l'ai dit : ce n'est pas de la déprime. C'est juste que les histoires méritent du temps et que ma responsabilité à moi, c'est de faire avec ça, avec le temps des histoires. C'est d'habiter humblement ma menue bulle de créativité et de partager ce qu'il en sort, quand ça mord, avec mes contemporains, fébrile parcelle d'humanité.

Aucune cause, encore moins grande, à chercher à l'extérieur. Point de récit de cape et de mirifique épopée. Les plus belles histoires sont comme les images : en dedans. On n'y peut rien. C'est ça l'écriture héroïque au quotidien. Jour après jour prendre le pouls et si c'est pour aujourd'hui, c'est bien, mais si c'est pour demain, alors je prends aussi, merci bien.

Des éclipses et des mots lune



En vérité, je vous le dis, les mots sont de sacrés garnements. On a besoin d'eux, on les cherche et ils jouent à cache-cache, pouffent de rire et se font la malle.

C'est là qu'on reste un peu con, genre la maîtresse au milieu de la cour d'école qui siffle la fin de la récré et y'a plus personne pour retourner en classe, s'asseoir bien sagement et apprendre, glouglou, apprendre plutôt que rêver. Car au fond, les mots fuient peut-être cela : pas rêver, pas assez rêver. Alors ils s'en vont à l'aventure pour parer le réel de quelques enluminures. Rien ne sert de leur en vouloir, de les accuser d'une quelconque forfaiture. Ils s'en vont simplement voir ailleurs et, souvent, n'en reviennent que meilleurs.

Heureusement, dans pareils cas, d'autres mots prennent le relais, jouent les bons élèves pour éviter à la maîtresse de sombrer dans une fatale mélancolie. Il se forme alors un complot, en tout cas une subtile et solide organisation entre les mots d'avant le mot parti en voyage, celui d'après et son contraire dans le dictionnaire. Ainsi, la doublure du mot « éclipse » est-elle formée- elle l'a prouvé avec brio par le passé- du trio « éclimètre », « éclisse » et « réapparition ». Trois pour le prix d'un... si la maîtresse cède au chagrin, c'est qu'elle est un brin capricieuse. Avec de tels effectifs, elle devrait plutôt sourire car non, à la prochaine rentrée, sa classe ne sera pas fermée, elle pourra encore professer, professer, professer...

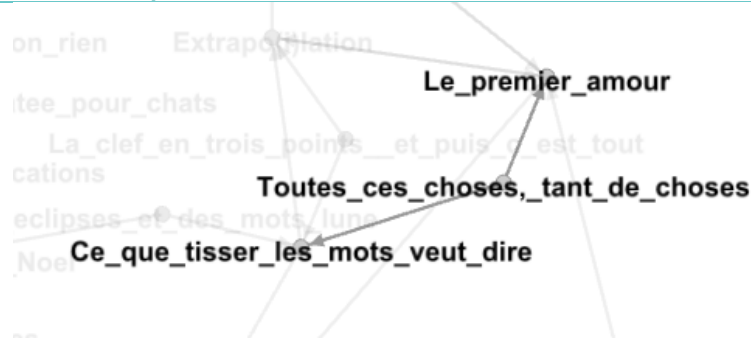
C'est ainsi qu'un jour, elle vit se pointer neuf nouveaux élèves d'un coup. Cela signifiait donc que trois mots s'étaient barrés, évanouis dans le champ des lexiques le temps d'une récré. Son premier réflexe fut de savoir qui, oui qui avait fait ça, qui avait osé. Puis... comment faire ? Elle accueillit les nouvelles recrues, les remercia presque, au final, d'être venues. C'est ainsi qu'Enliser prit place devant son bureau, à côté d'Ennéade. Normal : ils étaient amoureux et la maîtresse eut bien du mal, par la suite, à les convaincre de la carritude des carrés. Assombrissement se révéla plus pragmatique en s'asseyant derrière Forfaitaire pour le pomper copieusement en français les jours de dictée. Forfanterie parvint à se planquer près du radiateur tandis que Fidélité squattait le pupitre près de la porte pour soulager sans trop déranger ses petites envies aux WC. Avent se hissa quant à lui à la tête du classement, au grand dam d'Aventurine qui potassait tard le soir pour lui faire la pige. Confort et Sécurité, les

deux jumeaux, se révélèrent en dessin, il faut le dire bien plus qu'en sport où ils s'essoufflaient au moindre effort.

Toute cette joyeuse bande donna du fil à retordre, du plaisir aussi, à la maîtresse qui fut ravie de leur participation. Au point d'en oublier presque, pas tout à fait, le nom des trois évaporés -tiens, d'ailleurs, vous, avez-vous trouvé?-. Une maîtresse reste toujours une maîtresse ; elle n'oublie pas des enfants qui, un jour, après la dissection douloureuse d'un poème, la prennent au mot, se prennent pour des mots et gagnent d'autres horizons, se moquant bien de l'étroitesse étroite des définitions.

Il faut l'imaginer : la voilà qui rentre chez elle, la maîtresse. Elle goûte proprement, se rafraîchit brièvement, se penche sur les copies et les cahiers consciencieusement. Elle dormira tôt car demain, c'est lundi, c'est mardi, c'est... tous les jours de la semaine et il faut être en forme, ça oui il faut être en forme, pour accueillir les revenants et accepter que d'autres partent si brusquement.

Toutes ces choses, tant de choses



« Tu disais
c'est une pause
un tout petit détour
où parfois chacun dépose
ses souvenirs des belles choses
se souvenir des belles choses se souvenir des belles choses »
Gaëtan Roussel, Les belles choses

1. Choses dont on néglige souvent la fin
Des haricots qui ont bon dos
Du ridicule car on est déjà mort
Du film : on connaît déjà la fin d'avance
De l'Histoire : l'optimisme des siècles passés semble aujourd'hui bien illusoire.

2. Choses qui ne s'accordent pas
Ségoène et Valérie François et Ségoène Valérie et Julie François et Valérie Julie et A
François et Julie A et B
François et A
B et C
François et B
C et l'alphabet
François et C
L'alphabet et le quinquennat François et l'alphabet
Le quinquennat et l'infini François et le quinquennat L'infini et c'est fini
François et l'infini
C'est fini et j'ai dit c'est fini François et c'est fini
J'ai dit c'est fini et alors c'est fini
François et j'ai dit c'est fini
Alors c'est fini et faudrait s'arrêter
François et alors c'est fini
Faudrait s'arrêter et Stop !
François et faudrait s'arrêter
Stop ! Et j'ai dit Stop !
François et Stop !

Ah ça non, François pas connaître Stop !
D'accord, mais moi j'ai dit Stop !
François être très occupé, vous savez.
Certes, mais faudrait peut-être s'y mettre à gouverner.

3. Choses peu rassurantes

Le père
La mère
Les frères et sœurs possibles Le monde
L'avenir
Rideau

4. Choses rassurantes

Lui
Elle
Eux, c'est sûr
Quelque part
Bientôt
Désarmement des toboggans et chacun à son poste

5. Choses rares

La paix sans léthargie
La sérénité sans apathie
La fluidité sans se moucher L'aisance sans ta présence
La compassion sans compas ni passion
La joie sans mélancolie
La mélancolie sans joie (décidément)
L'ancrage et la disponibilité
La volonté sans dureté
La souplesse sans mollesse,
Donc c'est bien ce que je disais :
la paix sans léthargie.
Retour à la case du mantra premier.

6. Choses qu'il ne valait pas la peine de faire

La vaisselle
Le ménage
Ranger
Les courses
A manger
Bien décorer
Croire
Espérer
Se lasser
Partir

7. Choses qu'il valait la peine de faire

La vaisselle
Le ménage
Ranger
Les courses
A manger
Bien décorer
Croire
Espérer
L'aimer encore
Rester
Arroser les plantes
Regarder les moineaux
et le soleil se lever.

8. Choses dont on n'a aucun regret

Etre sortie
Les avoir quittés
Ne pas attendre des emmurés une porte qui s'ouvre
Ne pas attendre des déviants la marche à suivre
Les avoir quittés
Etre partie

9. Choses splendides

Une seule : ma main sur la tête d'un animal car c'est de moi dont je prends soin en vérité.

10. Choses qui frappent de stupeur

Ma main sur ma tête car cela doit signifier qu'il y a encore un cœur battant entre les deux.

11. Choses qui sont loin du terme

Moi
Moi après vous
Comme vous y allez !
Y allez où ?
Ben... au terme du sujet.
Ah oui, j'avais oublié.

12. Choses embarrassantes

(C'est une histoire dans les Hauts, loin là-bas)

Pisser dans les fraises
Se relever.
Surprendre un gros baiser de langues entre amoureux.
Se dire « C'est joli ».
Se dire « C'est cool ».
Se dire « C'est donc ça ; ça fait envie ».

Se dire « Mais ces deux-là, c'est étrange, je les connais ».
Chercher dans ma petite tête de petite fille et trouver : Elle, c'est la
femme de lui,
Mais de lui pas lui, d'un autre.
Et lui, le lui d'ici, c'est le mari d'elle, une autre elle.
Putain, quel bordel !
Se dire « C'est donc ça ; ça fait pas forcément envie ».
Se rasseoir dans les fraises.
Les remercier d'exister.
Regarder le paysage.
C'est tout de même beau alentour.
Grandir.
Garder le secret dans sa grande tête de grande fille
Et maintenant
le divulguer.

13. Choses qui remplissent l'âme de tristesse
L'intelligence utilisée à mauvais escient alors à quoi bon des siècles
de questionnement philosophique sur le « propre de l'Homme » ?
Moins se poser de questions, plus agir en conformité. Sinon on dira
que les nihilistes avaient foutrement raison.

14. Choses effrayantes
Voir la rubrique précédente.

15. Choses qui remplissent d'angoisse
Voir les deux rubriques précédentes.

16. Choses dont le nom est effrayant
Lié aux trois rubriques précédentes :
L'irresponsabilité
L'impunité
L'inhumanité
L'aliénation
En bref, passer à côté.

17. Choses impatientantes
Retour à la rubrique 13 et cap sur les suivantes.

18. Choses qui ne servent plus à rien, mais qui rappellent le passé
Alors là, attention danger !
En cas de trop plein, vite,
Mais alors vite, déménager.

19. Choses auxquelles on ne peut guère se fier
L'Histoire
François

Choisir un élément dans la rubrique 3
Partir, si c'est pour fuir
Rester, si c'est juste pour arroser les plantes
S'enfuir, si c'est pour de loin rester
Ce que racontent les fraises trop arrosées
L'Homme
L'homme
François
Sa propre lucidité quand on est trop fatigué
Toutes ces histoires
Mais quand même les fraises, si, on peut s'y fier.

20. Choses qui sont éloignées bien que proches
Toi, enfin Moi.

21. Choses qui sont proches bien qu'éloignées
La réciproque est aussi vraie : Moi,
enfin toi.

22. Choses qui doivent être courtes
Trop de mots pour le dire.

23. Choses qui tombent du ciel
Les bébés.
Et même qu'il faut porter des couches bien rembourrées sur la tête
pour pas se faire gravement cogner.

Les bombes.
Et même qu'il faut porter des couches bien rembourrées sur la tête
pour la même raison.

La révélation.
Je l'attends encore. Je devrais peut-être enlever les couches de
dessus ma tête. Elles sont trop épaisses alors ça ne peut pas passer.
Quelle autre explication ?

L'inspiration.
Non, je rigole. Vous croyez quoi ? L'écriture, c'est du travail, Madame.
Mais vous croyez quoi ? Que c'est comme une révélation ? Allons
donc.

Les météorites.
Et même que le noir de leur désintégration forme des mots qui, eux,
ne partent pas en fumée.

Toi.
Je désespérais d'un jour nous retrouver.

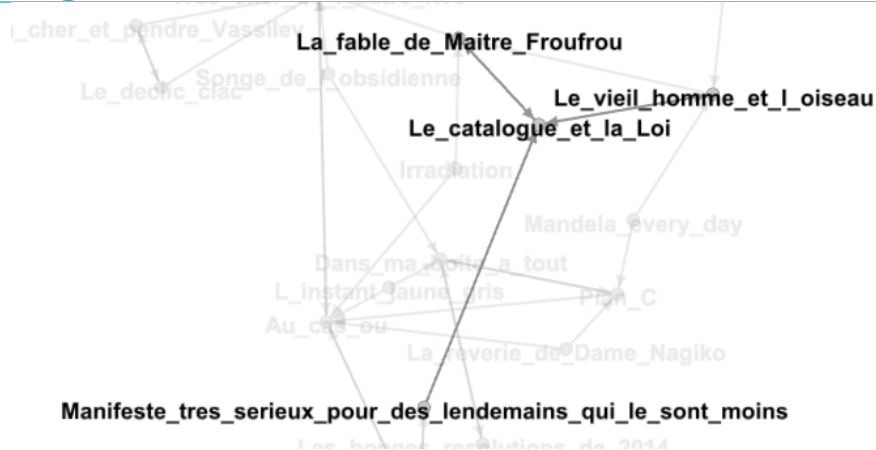
24. Choses auxquelles on ne peut s'abandonner
Aux douces idées.
Enfin si, justement.
Sinon, à quoi bon ?

25. Choses difficiles à dire
Je ne saurais.
Hum... Je t'aime, peut-être ? Chut ! J'en ai trop dit !

*Sur le filet rouge aussi, il n'attend rien,
rien des enfants qui, à l'heure même,
s'habillent pour leur leçon de ski,
promptement.*

*Car lui, c'est le rouge-queue.
Il ne rêve de rien, encore moins,
pensez un peu, de printemps.
Car lui, c'est le rouge-queue,
c'est le printemps même,
c'est le printemps.*

Le catalogue et la Loi



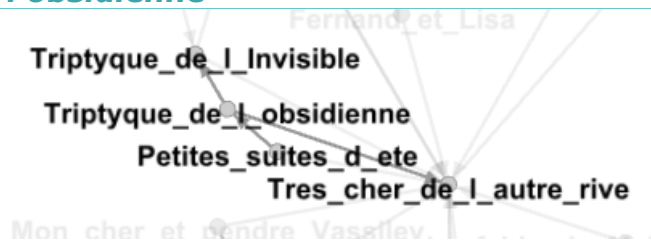
La Nature...

Toutes les réglementations ni changeront rien : il gardera ses semences et mourra avec elles. On le retrouvera, ou non, on ne le retrouvera pas, quelque part, et il les aura comme toujours sur lui, tout contre lui, dans de petits sachets hermétiques, patiemment étiquetés et classés d'année en année. Portera-t-il alors sa salopette bleue avec sa chemise dessous, la ceinture de contention aussi, pour préserver ses reins de tous ses efforts, tant d'efforts ? Ou alors non, il portera son veston et son pantalon du dimanche, avec des souliers cirés, pas les gros godillots en cuir bien épais du jardin. Choisira-t-il le moment, les circonstances ? Les sèmera-t-il à la va-vite, les enfermera-t-il au contraire à l'attention des survivants, les supprimera-t-il de rage désespérée car la lutte aura échoué ?

Pour l'heure, il sème, il sème... Il arrache les salades : place aux betteraves. Il arrache les melons : place à l'ail. Les tomates ? Il les laisse encore un peu. Elles donnent encore car la maladie, grâce à son savoir, a fait long feu. Alors au hasard des allées, dans la serre où s'égarant aussi la mésange et le rouge-queue, il en cueille, les dévore, rêvant d'être de ces variétés anciennes l'éternel et secret sanctuaire. Sa bouche est humide des graines de ces fruits, tous ces fruits, qui transitent clandestinement en lui. Il se rêve fécondé, fécond, riche d'une descendance comme avant : en droite ligne, sans interruption. Il rêve le catalogue officiel des semences brûlé en un regrettable mais juste autodafé. Il rêve la Loi rétablie, enfin rétablie sans plus de coupables discussions ni de rendez-vous manqués.

Il rêve sa mort ; la vie aussi. Ce serait un matin comme ça, dans la forêt, au pied de la montagne. Il les porterait contre lui, tout contre lui, comme toujours, comme à l'accoutumée. Ce serait assurément une belle mort. Tout en un sens y serait. Sauf que cet homme, cette mort, il ne faut pas trop la souhaiter. Car cet homme, c'est le maraicher rebelle, notre père à tous nourricier.

Triptyque de l'obsidienne



De l'autre côté de l'obsidienne (I)
De l'autre côté de l'obsidienne, il y a
le reste -est-ce l'origine- de la chaîne,
tout un monde, on se demande comment,
ma cabane sur pilotis à l'abri du vent,
le souvenir d'une étoile filante, ou non :
du feu l'artifice,
les racines mêlées des deux pins enlacés,
la taverne des absents,
le reflet des passants,
de son chien les hurlements,
une lucarne sur l'horizon salé,
d'une baie le positif,
un belvédère en pointillés,
encore, même loin, l'écho des canisses et la caresse des tamaris, mon
impuissance à y aller, enfin non :
c'est trop tôt ou peut-être juste pas ma place,
le décalque animé d'un graffiti,
cela s'appelle un monstre interloqué,
tout un monde, je vous le dis, on se demande
comment c'est possible, comment.

Derrière l'obsidienne, il y a les années, toutes ces années qui
trinquent désormais au firmament de l'été.

Derrière l'obsidienne, on entend le doux clapotis du large échoué.

De l'autre côté de l'obsidienne (II)
De l'autre côté de l'obsidienne, il y a
le diable, la rivière et pas si loin, le château.
Les abîmes d'en bas scrutent les monolithes d'en-haut.
Il faut enjamber les unes et oublier les autres pour arriver aux
marches du passage vieux.
Drapeaux et ruminants assurent l'accueil dans le village arrimé au
vent.
On entend plusieurs langues, sans doute celle des passants.
La place, petite, offre au soleil un creux où poser ses rayons pavane.
Les pavés se font argent, les lampadaires -un puis deux- s'éclairent
soudainement.

Les nuages soufflent. On y voit que du feu.
D'un coup, les cônes hideux se contractent et engloutissent ce qui va là dans un silence mystérieux.
Il est temps de rentrer, de faire le chemin à rebours, de faire comme si on repassait de l'autre côté de l'obsidienne, là où les illusions sont reines.

A l'orée du lac

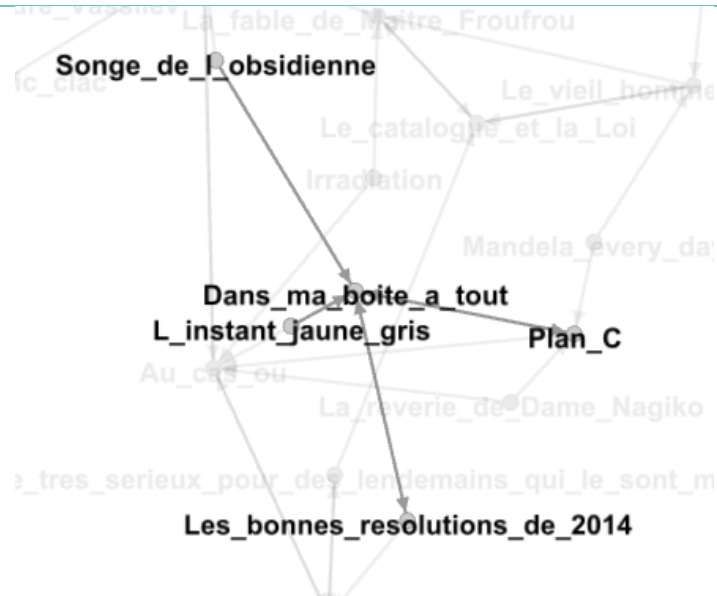
Longue d'une vingtaine de mètres, l'ombre pouvait se faufiler dans n'importe quel interstice de l'ouvrage. C'est ce qu'elle fit, à la recherche de la vanne première, celle qui inonderait enfin, sans scrupule ni vergogne, la vallée. Elle ne la trouva pas, faillit s'en aller dépitée, remonter à la surface où soufflaient ce jour-là des notes argentines, où l'air humait bon le dulce de leche.

Elle erra au contraire au miroir des étoiles criantes, là où même les obsidiennes regrettent de n'être pas filantes. Au sortir d'une impasse calcite, elle se sentit comme épiée par un regard caverneux. Elle s'immobilisa, le temps de voir ce qu'il en était d'elle et de ses rêves nouveaux. Le regard insista. Il y avait donc bien alentour une paire, voire plus, d'yeux. Elle était pétrifiée de peur et pour une ombre, c'est pas commode parce que ça tremble, ça trouble, de tous les côtés vacille.

Le regard s'approcha. Il n'avait que deux yeux mais deux yeux pleins de larmes. Elle comprit dans sa fuite qu'en leur fond était la première vanne. Il partit à sa suite. Elle se retourna, lui creva les pupilles, le pus, les poches, tout ce qu'elle put avant que ses contours ne s'effiloquent. C'est alors, c'est ainsi, que le barrage céda, qu'en une onde brunisse le regard se fit songe d'une silhouette sans fard ni roi.

Depuis, la vallée émerveille veaux et monts à la transhumance passagère. Les nuages se dilatent au vent et le col bruisse de cette histoire-là.

Dans ma boîte à tout



Dans ma boîte à tout
y'a des bulles de savon,
les peupliers de Buisson-Rond,
un charivari de tous les diables,
une maman qui n'crie plus « A table ! ».

Y'a des parterres d'ail des ours,
un camée dans une bourse,
Etienne qui me regarde, attend,
« Ce cirque, ça va durer encore longtemps ? »

Y'a une zone naturelle protégée,
des assauts pourtant répétés,
un banc envahi de lilas,
un autre qui lui fait face en contre-bas.

Y'a la mousse de la chanson douce
et une silhouette dans un pousse-pousse, un érable en pot, en
hauteur,
c'est absurde à en avoir mal au cœur.

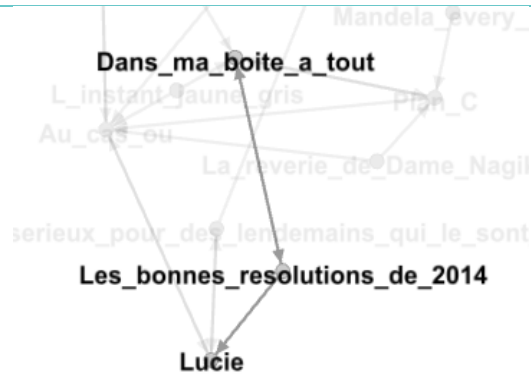
Dans ma boîte à tout,
en bref c'est le foutoir
mais je m'y retrouve, mon beau miroir.
Il manque juste un truc, c'est cette voix
qui me dirait « C'est fini », apaise-toi.

Dans ma boîte à tout, il manque ça,
des mots qu'on ne trouve,
qu'on n'entend pas,

qui font que le couvercle reste ouvert, béat,
sur toutes ces choses à nu comme moi.

Dans ma boîte à tout,
dans ma boîte à tout...

Les bonnes résolutions de 2014



Varécý s'engage

Cette année,

Finis le ronron de la balançoire, le balanci-balança des tergi-tergiver stop ! à toutes ces stériles conversations : je me rive au sol et je choisis un cap, une ligne, pour de bon.

J'arrête le pipeau car pour traquer les chagrins au creux des bosquets, le cor, oui le cor, c'est définitivement mieux.

Foin de la bataille fermée. Ne serait-il pas à la longue plus raisonnable d'avancer à visage démasqué ?

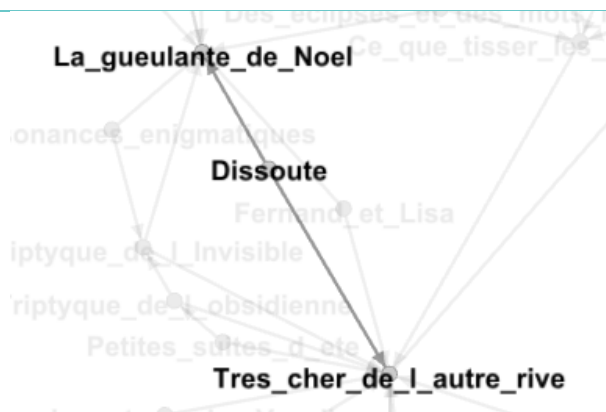
Je réserve la lessive à ma famille et la vaisselle à mon amoureux.

Au couteau je préférerais un peu de douceur: juste quelques aiguilles bien ciblées dans le dos de mon interlocuteur.

Je ne fuirai pas, je ne fuirai plus en forêt. Non. C'est la forêt qui fuira en moi, un peu comme le plein cherche le vide. Ou l'inverse.

Je ne me construirai pas de cabane. Non. Plus besoin. La cabane, ce sera moi et je reviendrai, ça oui, je reviendrai de loin.

Chiche ?



« J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges. » Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, 1873.

Il l'avait repérée de loin. Comment faire autrement ? Elle avait l'air si décidé. Il était en train de prendre la rue, comme ça, simplement, une photo banale d'une ville nord-américaine banale, lorsqu'il l'avait vue. Là, il ne s'agissait plus de témoigner, de relever, de juste prendre acte du banal. Non, avec elle, c'était l'exceptionnel décidé. Tout de suite, il avait été frappé, saisi, touché, par quelque chose d'extraordinaire en elle. Un côté robot, marionnette, et en même temps un côté au-dessus de la mêlée. Tout de suite, il avait hésité sur sa nature même, non pas qui, mais ce qu'elle était.

Il ne voulait surtout pas la rater, aussi avait-il pivoté de 45 degrés pour faire mine de prendre tout autre chose et de discrètement l'immortaliser à son passage. Plus elle avançait, plus il était à la fois oppressé et soulagé. C'était un truc de dingue, encore jamais arrivé. De son œil gauche, il guettait sa progression, folle quoique si prévisible dans sa direction. De sa main droite, il tenait son appareil et de la gauche un sachet en plastique blanc avec quelques fruits et un sandwich. En fait, il se cramponnait à eux, c'était l'appareil, et le sachet qui le tenaient dans une latitude raisonnable. A mesure qu'elle approchait, il se sentait à la fois happé par le haut et par le bas. Il était aussi en extension, prêt à claquer, qu'elle, elle était tout d'un bloc, monumentale météorite fendant l'anonymat de son air décidé.

Arrivée à sa hauteur, quelque chose se brisa et immédiatement, se rétracta, reprit densité humaine. Il ne s'était pourtant rien passé de spécial : un éternuement soudain avait juste interrompu la course de l'automate au pas pressé. Elle n'avait pas eu le temps de porter sa main à sa bouche ; le sang avait vite pris le relais. Elle n'en finissait plus de vomir, comme si une digue en elle avait cédé. Il lâcha tout, se précipita. Il était proche. Il fut donc le premier à ses côtés. C'est en lui qu'elle s'écroula, se liquéfia puis s'évapora.

Il devint comme fou, pétri d'une douleur qui était aussi intense lueur. Il abandonna tout sur le trottoir lisse, maintenant souillé. Il courait en tous sens, voulait la rattraper, l'étreindre, l'embrasser. Il voulait partir avec elle, la suivre, comme elle disparaître, tant pis, mais au moins il saurait. On le plaqua au sol. C'est que la vie banale devait reprendre son cours. Il devait se tenir tranquille. Dans cette ville si lisse, si nord-américaine, il devait se tenir bien tranquille s'il voulait rester. Ici, il n'était que toléré. Que voulait-il ? Tout compromettre, son immigration et une nouvelle vie à force de grande imagination, ou alors courir à quatre pattes, se trainer après quoi, qui, un rêve parti en fumée ? On le piqua. Il se débattit beaucoup trop pour un étranger. Il voulait rester là. C'est là qu'il l'avait vue. C'est là qu'elle avait disparue. Les ambulanciers ne comprenaient rien à son sabir. Il était ivre, il délirait. Dans ses entraves, il écumait.

C'est alors qu'il vit l'obsidienne rouler dans le tumulte, une petite obsidienne ronde, d'un rond parfait aussi naturel qu'irréel. Elle lui indiqua le chemin. Il se dégagea avec violence, soudainement animé d'une étrange puissance. La terre s'ouvrit, le ciel aussi. Il fut étiré en même temps que tassé. Il devint cette boule compacte et malléable, ce personnage que je tiens dans ma main, qui en arpente les lignes et celles de nombreux cahiers jusqu'à se poser sur mon épaule et attendre un nouveau début, une nouvelle issue. Il devint Etienne, mon double, mon sombre et lumineux héritage. Il devint ce que je ne suis pas puisque la femme pressée, dissoute, sur la photo lisse, c'est moi.

L'île de Pâques et autres mystères Souvenirs de Theodore Eglantine

L_ile_de_Paques_et_autres_mysteres_Souvenirs_de_Theodore_Eglantine

Un_elephant_ca_s_evapore_enormement

Une_frisee_aux_lardons_sinon_rien

Das ammanadas est de la notes pour chate

« Toutes les choses ont leur mystère, et la poésie, c'est le mystère de toutes les choses. », Federico Garcia Lorca.

Je m'appelle Théodore Eglantine, plus précisément Théodore, Ulysse, Eliecer Eglantine. Je suis né le 8 mai 1945 à Ouchy, sur la rive suisse du lac Léman. J'ai grandi 3 Impasse des Thermes, au milieu des croquis et des dessins que Pierre Loti avait donnés à mon arrière-grand-père lors de leur voyage sur la Flore. Mon aïeul avait en effet sympathisé avec Julien Viaud, un jeune homme de 22 ans, devenu plus tard le célèbre écrivain français que l'on sait. Ils étaient tous deux officiers de marine et avaient été autorisés à se rendre ensemble sur l'île de Pâques lors d'une escale longue d'à peine quatre jours. C'est à cette occasion qu'ils avaient découvert ce qui les marqua toute leur vie, scella leur amitié et inspira l'œuvre de l'auteur en herbe : une île volcanique, peuplée d'individus tatoués et de statues géantes, les Moaïs, sans que l'on sache très bien le pourquoi ni le comment de ces dernières.

C'est donc aussi à cette occasion que naquirent le culte familial pour Loti et la véritable obsession de percer le mystère de l'acheminement de ces blocs colossaux. Mon arrière-grand-père transmet cette double passion à mon grand-père qui la transmet à son tour à mon père... qui ne manqua pas de me la transmettre aussi. Entre éclaircies et bourrasques à la surface du lac, mon enfance fut donc bercée par les belles lettres à tonalité exotique et les dédales propres à toute recherche scientifique. Installé près de la cheminée, face au port et à la France si proche, combien de fois n'ai-je pas rêvé après avoir parcouru, l'esprit déjà ailleurs, ces lignes du journal tenu à bord par l'écrivain-voyageur ? : « On éprouve des sentiments nouveaux et intraduisibles, en se promenant dans cette immense solitude, au milieu de cette population pétrifiée. Sous mes pieds s'étendent ces plaines jonchées d'idoles, que peu d'Européens sont venus voir avant nous... et là-bas, à l'horizon, se déroule le grand océan. ».

J'ai rêvé, beaucoup rêvé, imaginant les Polynésiens à l'assaut de ce minuscule territoire triangulaire en pirogue à balancier ou, pour charger plus de matériel, en catamaran. J'ai rêvé, beaucoup rêvé, rien qu'à l'évocation du « Te Pito o Te Henua », ce « nombril de la terre » où se rassemblaient les clans pour palabrer, répartir

équitablement les ressources. J'ai rêvé, beaucoup rêvé. J'ai aussi obéi à une sourde mais lancinante injonction : celle de comprendre comment les mégalithes avaient pu gagner leurs divers sites d'érection, si loin de leur carrière de fabrication.

Plus qu'encouragé, c'est-à-dire avec la bénédiction paternelle, j'ai ainsi mené la double vie correspondant à la double passion reçue en héritage. Car si j'avais le droit de rêver aux lointaines destinations, j'avais aussi le devoir d'être celui, le premier, celui qui enfin trouverait une explication. Le jour, je fis donc comme mon père, des études d'ingénieur. J'obtins mon diplôme à l'Université de Lausanne en génie civil, spécialité qui me permit de pratiquer comme chef de projet, donc de bien gagner ma vie, de garder mon rang social et de déjà, ce n'était pas si mal, rassurer ma mère sur mon avenir. Restait l'obsession de mon père... Alors la nuit, je fis donc aussi comme lui : je lisais tout, tout ce qui me tombait sous la main sur l'Ile de Pâques.

Il y eut d'abord tous les récits des explorateurs européens, ethnologues avant l'heure, à commencer par celui d'un membre de l'expédition du hollandais Jakob Roggeveen auquel on doit le nom de l'île. Il y avait en effet accosté le dimanche des Pâques en l'an 1722. Son rapport avait dès lors attisé la curiosité du Vieux Continent pour tout ce pan du monde à peine connu. Je lus aussi avec une véritable appétence le livre de bord de James Cook, revenu dans tous les sens du terme d'un bout de terre qui ne l'avait absolument pas inspiré : « aucune nation ne combattrait jamais pour l'honneur d'avoir exploré l'Ile de Pâques, (...) il n'y a pas d'autre île dans la mer qui offre moins de rafraîchissements et de commodités pour la navigation que celle-ci . ». Avec fièvre, je détaillais les premières ébauches des Moaïs que deux naturalistes allemands avaient rapportées de ce périple ; lesquelles, publiées à leur retour, avaient mis en ébullition les salons des capitales mortes d'ennui et avides de conquêtes. Que d'heures ai-je également passées à scruter, mémoriser, les cartes dressées par les équipiers de la Pérouse dédiés à cet art. Je ne sais pas si elles avaient répondu à leur vocation -instruire le fils de Louis XVI-, mais elles m'instruisirent en tout cas moi considérablement. J'avalais aussi l'une des premières sommes sur le sujet, L'introduction à la connaissance de l'Ile de Pâques d'Alfred Métraux, éditée dans les années 30 et qui portait les annotations précieuses, cabalistiques, de feu mon grand-père. Je m'étourdissais, certain qu'un jour je serais celui de la famille qui, lui, transformerait le rêve en réalité, partirait et trouverait.

J'allais oublier : un récit me marqua particulièrement ; c'est le compte-rendu d'Eugène Eyraud, un ouvrier mécanicien français immigré au Chili qui avait décidé, curieux destin, d'évangéliser l'île. C'est à lui et à d'autres missionnaires compatriotes que le dieu

chrétien doit d'avoir supplanté les cultes locaux, dont celui de Make Make, « l'homme oiseau ». Dire que la France était restée si peu présente dans la durée sur l'île - jamais que quelques décennies avant son annexion par le Chili, dont elle dépend toujours, en 1888 - et que, comme souvent dans l'histoire de ce petit pays, elle avait trouvé le moyen de laisser une empreinte indélébile. Comment moi, jeune helvétique, n'aurais-je pas été jaloux mais aussi fasciné par de tels mystères, à commencer par celui d'être en capacité d'imposer si loin sa souveraineté et un vecteur de celle-ci, sa culture, grâce à la religion ?

Les premières photos de Moaïsme galvanisèrent à vrai dire plus encore. D'une qualité remarquable, elles n'avaient pas bougé depuis leur prise par un médecin de marine américain. Elles révélaient un enjeu de pouvoir, bien sûr, puisqu'il s'agissait de l'armée, de puissances et de géopolitique. Mais elles relevaient également d'une esthétique certaine. Entre ce qu'ils représentaient et comment ils le représentaient, ces clichés me faisaient toujours, immanquablement, rêver, rêver, rêver...

Vint ensuite le temps de me frotter aux différents, si nombreux, mystères de l'île, et à leurs non moins nombreuses tentatives d'élucidation. Là encore, je lus tout ce qui me tombait dans les mains, que ce soit en bibliothèque, après avoir répondu aux attentes de mon métier dans la journée, ou les fins de semaine chez les bouquinistes. Je savais, grâce à cet autre grand écrivain français, Victor Hugo, que le mystère était souvent lui-même objet de mystères, que les humains l'aimaient et ne l'aimaient pas à la fois : « (...) cette cloison qui nous sépare du mystère des choses et que nous appelons la vie. »... la vie précieuse mais énigmatique, trop énigmatique pour de purs et durs cartésiens. Cocteau n'avait-il pas épinglé les siens, et par là même lui-même, en précisant la meilleure des stratégies à adopter par dépit: « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur. » ? Je pensais que si : il ne nous restait qu'à masquer notre impuissance, à tout le moins nos limites. En tout cas, il m'apparaissait à moi assez mystérieux de vivre sans mystère. Je n'en faisais pas tout un plat. Pour ça, j'étais plutôt du côté des sages qui, depuis l'Antiquité latine et par la suite au Moyen-Age, ne s'offusquent pas que « la lumière montre l'ombre et la vérité le mystère. ». Un brin philosophe, tendance mystique, je vivais assez bien la coexistence -et non pas la cohabitation, voire la confrontation- du caché et du dévoilé. Après tout, ce n'est pas un drame de ne pas tout comprendre. L'essentiel est d'essayer et c'est bien ainsi, avec cette modestie, cette lucidité, que j'abordais ma propre démarche d'initié.

Je souriais un peu, j'avais honte mais bon, aux récits des multiples expéditions et non moins multiples controverses entre scientifiques

légitimes ou non. Untel était italien, l'autre belge et cela suffisait pour le disqualifier. Untel était de la Faculté, l'autre opérait à ses frais, alors ce n'était pas, ce ne pouvait pas être du sérieux. Moi, d'un côté je prenais acte de leurs avancées car je tirais de tous d'utiles informations, mais de l'autre, je souriais, je me méfiais, je ne voulais pas tomber dans le piège du mystère à percer à tout prix et, il faut le dire, d'une certaine vanité : la célébrité. La littérature sur les mystères de l'île était quasi infinie. Cette propension n'a d'ailleurs fait que se confirmer depuis car on ignore encore à peu près tout... sur tout : l'origine exacte de la population pascuane, les causes et les conséquences de la croissance du culte des ancêtres, idem pour la crise environnementale vers la Renaissance, ou encore la signification des tablettes de bois couvertes de signes, les tablettes dites « Rongo Rongo ».

Que de conjectures et d'essais de décodages ! A force, je me rangeais de plus en plus nettement derrière l'avis d'un expert, pour sa part versé en égyptologie : « Ces récurrentes et médiatiques spéculations montrent que pour certains la science se réduirait à multiplier les hypothèses pour trouver la vérité. ». Encore une fois, je comprenais bien l'acharnement à trouver, à imposer sa vérité pour s'imposer, laisser sa trace, mais tout cela me demeurait en grande partie, heureusement, étranger. Ma posture à moi, c'était de tout mettre de mon côté pour sortir de l'obscurité ce qui pouvait l'être. Je ne voulais pas utiliser le mystère, lui manquer en quelque sorte de respect. Je ne voulais ni le percer ni en entourer artificiellement les choses. Bref, je voulais m'y confronter en toute simplicité.

Pour cela, j'avoue, j'avais dû apprendre à tenir la matrice initiale de ma curiosité, la passion et l'injonction parentales, à quelque distance ; la distance saine et juste pour traiter une question difficile avec toute la sérénité utile. En fait, avec le recul, je pense qu'avec toutes ces lectures, je préparais certes mon voyage, mon propre voyage à l'Île de Pâques, mais aussi le voyage, ce voyage qui vous éloigne des vôtres et fait que vous devenez vous-même. J'étais un peu mon île. Voilà sans doute la source de mon calme à la veille d'entamer mes recherches. Voilà aussi sûrement l'origine de mon ensorcellement immédiat par cette île. Voilà pourquoi j'écris maintenant que j'y ai vieilli : je voulais le dire à quelqu'un, peut-être te le dire à toi, Colombe, ma chérie, ma défunte chérie, pour qu'il reste une trace, je n'ai pas honte de cette trace-là, une trace de mon amour éperdu pour cette île-là.

L'océan est désormais mon seul vis-à-vis. Plus de « visage aux lèvres de lune », cher Paul Eluard, pour illuminer mes matins ni de mains pour caresser les lendemains. Je fais face à du blanc, rien que du blanc, de plus en plus souvent. J'entends les touristes qui défilent en

régiments serrés près de ma case. Ils s'extasiaient de ne rien comprendre, ou peut-être si, un petit quelque chose. Je les entends et j'imagine Valparaiso au-delà du blanc et au-delà de Valparaiso, mon cher lac Léman. Je ne manque de rien. Je ne suis pas nostalgique. Je voulais juste moi aussi raconter. Cela me fait plaisir et on ne sait jamais si un jour, un petit garçon à l'autre bout de la Terre, lit mon récit et qu'il le ravit. Alors, de là où je serai, c'est moi assurément, qui serai ravi. C'est à cet être en devenir que j'adresse, au fond que je dédie, ces lignes écrites avec l'émotion intacte de mon enfance. Je veux qu'il sache comment j'ai fait et comment il pourrait s'y prendre lui. C'est une question de flambeau, de transmission. Cela ne se commande pas. Cela doit être primordial, premier, viscéral, de souhaiter le bonheur à plus jeune que soi quand on a soi-même été heureux. Or c'est ce que cette île m'a apporté à moi de plus précieux.

Je regarde l'océan. Aujourd'hui, du blanc, vraiment rien que du blanc. Et remontent toutes ces images, tant d'images. Je me vois arriver pour la première fois ici, en 1971. J'avais 26 ans. Pour tester à distance ma théorie sur la façon dont les autochtones avaient pu mouvoir leurs colosses de basalte -près de 900, quand même, entre 2,5m et 10m de haut, sans oublier une pièce inachevée de 21m-, j'en avais fabriqué une copie avec des copains. A l'aide de cordes, nous l'avions levée. Nous nous étions ensuite répartis de part et d'autre, égaux en nombre et en poids, pour la faire avancer grâce à un mouvement de balancier. Quelle joie, quelle folie avec les copains ce jour-là ! Ils avaient certes eu confiance en moi, mais je commençais à un peu les fatiguer avec mon obsession, à toujours être pensif, à tout le temps les réquisitionner pour de nouveaux essais et, si, si !, ce coup-ci sera le bon, on va y arriver ! Et ce coup-ci avait effectivement été le bon. J'en étais ressorti tout ragaillardi et j'y étais allé au toupet -quoi à perdre? rien !- : dans la foulée, j'avais contacté l'un des plus grands chercheurs pour l'entretenir de mon succès et lui manifester mon souhait d'intégrer sa prochaine expédition. Il avait répondu assez vite... et par la positive. J'avoue avoir alors été un peu pris au dépourvu. Il fallait préparer mes affaires, tâcher de ne rien oublier d'essentiel pour la validation de ma théorie sur place. Mais je me rappelle avoir surtout, un peu paradoxalement, été gêné par l'aspect immatériel, symbolique, de ce départ au long court. Je me retrouvais à partir moi, mais qui partait au juste ? Mon arrière-grand-père à travers moi ? Ceux qui avant moi, dans ma famille, l'avaient si ardemment désiré en vain ? Moi totalement ou une seule partie de moi, celle qui n'avait pas peur, ne se demandait pas ce qu'elle risquait de trouver là-bas, ne craignait pas d'en être ébranlée ? C'est vrai, l'imminence de cette forme de passage à l'acte, entre aliénation et réalisation de soi-même, m'avait singulièrement partagé. Avec bonheur, je n'avais pas eu trop de temps à consacrer à ces troublantes cogitations. Un matin, j'avais retiré la clef de la serrure

de mon logis après avoir obtenu de mon employeur un congé sans solde puis j'étais parti, léger comme si de rien n'était.

Nous nous étions retrouvés avec l'équipe à l'aéroport de Genève. Pas le temps, même pas le temps pour un dernier regard sur le lac de mon enfance. Nous avons rapidement traversé la couche de nuages en direction de Valparaiso où nous devions prendre un autre avion pour notre destination finale, Hanga Roa, le chef-lieu de l'Ile de Pâques. Je n'avais alors pas conscience que ce voyage marquait le début d'une longue série d'allers-retours qui ponctuèrent par la suite, un peu comme un mouvement de balancier, mon existence. Surtout, j'étais alors dans l'incapacité de mesurer ma chance car la femme de ma vie était à bord. Elle était même à mes côtés. Elle s'appelait Colombe Mahetua. Elle était la secrétaire de l'immense, du colossal, poète chilien Pablo Neruda. Il venait juste de recevoir le prix Nobel de littérature et retournait dans sa patrie avant de reprendre des fonctions d'ambassadeur à Paris. Inutile de dire que j'avais été interloqué par cette rencontre, et de Colombe, et du poète en personne venu à un moment faire le point avec elle sur quelques épreuves avant publication. Il m'avait salué et j'étais resté pétrifié, niais à souhait. Neruda, Pablo Neruda ! J'étais face à un mythe vivant. Soudain, ses vers que j'avais parcourus pour me familiariser avec la langue espagnole avant mon séjour, avaient pris un relief particulier: « (...) oceánico amor, Valparaíso, reina de todas las costas del mundo, verdadera central de las olas y barcos, eres en mí como la luna o como la dirección de laire en la arboleda. ». (« (...) océanique amour, Valparaiso, reine de toutes les côtes du monde, vrai centre des vagues et des bateaux, tu es en moi comme la lune ou comme le sens de l'air dans le bois »).

Le reste n'est que profusion, confusion d'images, tant d'images et surtout tant de non-images, celle du non-vécu ou de l'abject caché. Le reste n'est que mystère. Je veux dire, peut-être un peu méchant et donc injuste, pardon à mes collègues explorateurs : le reste n'est que vrai mystère. Pas les mystères bien identifiés, répertoriés, rabâchés, de l'Ile de Pâques ; ceux des revues et des brochures. A un moment donné, face à certains événements, je suis désolé, ce n'est pas bien de penser, de dire cela, c'est en partie faux, mais quand même, c'est vrai : à un moment donné, face au deuil de l'être aimé et à une révolution confisquée, les vestiges archéologiques ne font plus le poids. On sauve ce que l'on peut, c'est le sauve-la-vie-qui-peut, c'est le désespoir qui, sans doute abusivement, renvoie certaines réflexions à leur dérisoire. On est en quête, on veut comprendre. Ou alors, on sait que l'on saura mais que jamais on n'acceptera.

Le reste, c'est l'atterrissage à Valparaiso, sa baie de légende face, enfin, à l'océan Pacifique. Ce sont ses quarante-quatre collines, portant chacune un nom différent. C'est l'une d'entre elles où l'on emprunte le funiculaire. Bon, je trouve le machiniste un peu grincheux mais ce doit aussi être l'effet du décalage horaire. C'est le panorama sublime, unique, irréel, renversant, qui laisse découvrir une myriade de maisons bariolées depuis la demeure du maître, la Sebastiana. Le maître, c'est lui ; aucun croquis, aucune photo, tout dans la tête, ma lourde tête. C'est le poète en train de préparer son cocktail favori : du Cognac, du Champagne, un soupçon de Cointreau dans du jus d'orange et voilà prêt le « coqueletón » de Neruda. C'est une vague discussion sur la théorie de mon chef d'expédition. Ils en avaient discuté pendant le vol et Neruda avait voulu en savoir plus sur cette piste originale d'une possible particularité de la culture pascuane comparée au reste de la Polynésie. Le reste, c'est expliquer, enfin tenter d'expliquer entre deux, plusieurs coupes, pour ma part à Colombe un baiser, plusieurs baisers, le pourquoi du comment de cette brumeuse possibilité. C'est une histoire, un peu comme les éléphants, de deux populations -les « Courtes oreilles » et les « Longues oreilles »- qui se seraient mélangées... mais de toutes façons, ça aurait mal fini, avec le massacre des seconds par les premiers. C'est une thèse qui aurait pu s'imposer si la communauté scientifique n'avait alors pas été dominée par une autre thèse, différente mais pensée, c'est bien ça le pire, pensée, comme adverse et inconciliable. C'est la thèse qui a perdu mon chef d'expédition. Après ce voyage, et malgré nombre d'indices probants, il a disparu. Les mystères sont ainsi faits qu'on se demande parfois qui, justement, les fait et les défait. C'est là que l'on tombe sur les hommes, l'hypothèse d'entre toutes la plus probable. Car le reste, c'est le coup d'Etat, en 1973, du général Pinochet. C'est le président Allende suicidé. C'est la maison de Neruda saccagée. Ce sont ses livres brûlés. C'est Neruda mystérieusement décédé de son cancer ou alors, non, d'un efficace et discret poison. C'est Colombe, Colombe envolée, disparue, pschitt !, évaporée. C'est Colombe enlevée, parquée dans un stade avec d'autres opposants à la dictature. C'est Colombe... de ces mystères jamais levés, de ces mystères insupportables, insurmontables, pas de sagesse, pschitt ! envolée ma sagesse à ce sujet.

Le reste, c'est depuis lors me souvenir. De mon arrivée sur l'île, enfin, à plus de 3600 km des côtes chiliennes. Neruda avait donné quelques jours à Colombe, aussi nous avait-elle accompagnés sur son île natale. C'est la déception, même si je m'y étais préparé, car cette île n'a rien du luxuriant accolé aux représentations exotiques. C'est Loti qui réapparaît : « Nous sommes à mi-montagne, ici, au milieu des sourires de ces grands visages de pierre ; au-dessus de nos têtes, nous avons les rebords du cratère éteint, sous nos pieds la plaine

déserte jonchée de statues et de ruines, et pour horizon les infinis d'une mer presque éternellement sans navires... Ces mornes figures, ces groupes figés au soleil, vite, vite, il me les faut esquisser sur mon album, tandis que mes compagnons s'endorment dans l'herbe. (...). En effet, tout de suite après, c'est le départ, car le commandant s'inquiète et nous aussi, de la trop longue route que nous avons à refaire, avant la nuit à travers les solitudes australes ; le départ, avec la certitude que jamais dans notre vie nous ne reviendrons en visite chez ces dieux, au fond de leur invraisemblable domaine. ».

Le reste, ce sont ces premiers jours à la fois nomades et bien ancrés dans mes souvenirs, à faire le tour, l'inventaire, dresser l'intime topographie de mon rêve d'enfant : ses lacs d'eau douce, ses monts, ses mimosas endémiques -les toromiros-, ses quelques palmiers, ses plantureuses fougères. Ce sont les cris assourdissants des oiseaux sur les petits îlots rocheux alentour, les mouettes, les goélands, les frégates et les rares sternes noires. C'est -je m'attendais à un choc et je ne fus pas déçu- l'île de Motu Nui, si majestueuse et imposante, comme tout juste propulsée des insondables fosses par on ne sait quel flux puissant. C'est le rire de Colombe aux premières tentatives, très vite concluantes, pour soulever un moai suivant la technique à laquelle j'avais pensé. Rire de légèreté, rire de triomphe. Pour elle, tout ceci n'était pas si important, mais si ça l'était pour moi, alors elle se rangeait à l'évidence : la découverte était bel et bien d'importance. C'est, de mon côté, une sensation étrange, ambivalente, entre un soulagement, la plénitude qu'il procure, et une charge nouvelle, ce vide que difficilement on élude. J'y étais donc arrivé ! J'avais un peu de peine à réaliser. Pire : si j'y étais arrivé, c'est que donc aussi moi, j'étais arrivé. Mon but atteint, je devenais donc, en principe, quelqu'un. Quelqu'un... mais qui ? J'avais eu beau prendre des précautions, mettre de la distance, sourire, beaucoup sourire, j'avoue avoir alors été ébranlé par cette arrivée à destination.

C'est Colombe qui m'aida à remettre le mystère à sa place, à ne pas sombrer dans l'insatisfaction et la fébrilité de mes compagnons. C'est grâce à elle que je vécus, comme toutes les civilisations, après tout il n'y a pas de raison, mon petit âge d'or. C'est elle qui me fit découvrir cette plage où elle avait pris tant de bains avant de partir sur le continent pour étudier puis travailler. C'est elle qui me prit par la main et me suggéra de rester sur le sable, la nuit, à humer la douceur de l'hiver austral. C'est elle qui repartit, s'évapora un de ces jours blancs, rien que du blanc. Elle devait vite revenir, me retrouver et peut-être qu'après, elle me suivrait en Europe, qui sait ? C'est... c'est... c'est le putsch, le 11 septembre, alors jamais, plus jamais Colombe, qui sait, me suivre en Europe. C'est bam ! Loti, non Neruda. Ils se bousculent dans ma tête, ma pauvre tête : « ysoy como las lágrimas amargas/cuando iluminan las botellas rotas » (« et je suis

comme les larmes amères/lorsqu'elles illuminent les bouteilles cassées »). C'est Loti, ah si, c'est lui, qui comme moi s'éloigne, enfin croit s'éloigner en gagnant d'autres rivages : « Peu à peu, l'âme des anciens hommes de Rapa-Nui pénètre la mienne... Voici que je partage leur angoisse devant l'énormité des eaux... J'éprouve un serrement de cœur en leur faisant mes adieux, car ce sont de grands adieux, et entre nous l'éternité commence. ». C'est... ce sont de courts adieux, de ces adieux toujours remis à plus tard pour nier cette éternité déjà commencée. C'est moi qui repars une première fois en 1973, la même année, presque dans la foulée des événements. Je ne veux rien savoir. Je suis fou. Il s'agit de tout oublier. Non, je ne suis pas fou. Me voici revenu à Ouchy. On me fête. Mais qui fête-t-on ? Seul le lac, miroir de mes larmes, me sait sans consolation. Ma mère irradie, mon père davantage encore, alors tout va bien, je suis revenu, je suis le fils, le bon fils tant attendu. Et après ? Seul le lac, miroir de mes interrogations, me sait nu, sans arme. Je suis perdu, absolument perdu.

C'est le travail, comme souvent, qui me sauve. Au moins un temps. Capitalisant sur ma découverte et son corollaire, la notoriété, je crée une entreprise spécialisée dans le déplacement des objets. Le comble, à bien y penser, pour un exilé du cœur. En plus d'être un expert appelé, reconnu, faisant autorité, je deviens riche, très riche. Si riche que je voyage par-ci, m'installe quelques mois par-là et finis par remettre ça. « Ça », c'est m'intéresser à d'autres sites historiques pour mettre à jour les anciennes techniques de levée d'autres géants de pierre. Ailleurs. Enfin... ailleurs... Au Pérou. Donc pas si loin, même très près. C'est craquer, retourner sur mon île, endurer le calvaire de l'escale à Valparaiso et Neruda qui frappe, rôde, lancine, taraude :

*« (...)en tu pecho austral están tatouadas
la lucha, la esperanza,
la solidaridad y la alegría
como anclas que resisten las olas de la tierra. ».
(« (...) en ton sein sont tatoués
la lutte, l'espoir,
la solidarité et la joie
comme des ancres qui résistent aux vagues de la terre. ».*

C'est survoler le mystère, creuser dans les décombres de son cratère. C'est rouler feux éteints jusqu'à la plage, humer l'hiver austral qui ne sent plus rien. C'est errer sur mon île. C'est repartir, me concentrer sur le Pérou, après tout il paraît que la vie continue. C'est vrai, après tout. Sauf que non. Ce sont des difficultés. Le succès n'est plus au rendez-vous. Le gouvernement tatillonne sur des formalités et les financements sont difficiles à boucler. C'est une hésitation : et si ?... C'est encore y retourner puisqu'ailleurs, c'est impossible, ce ne sera

plus jamais possible. C'est repasser par Valparaiso, me dire que c'est insensé, ça, j'aimerais comprendre, qu'on m'explique par pitié : dire qu'Allende et Pinochet sont tous les deux originaires de cette ville, la même ville. On invoquera le hasard. Soit. Rien à comprendre, quel rapport ? J'insiste. Quelle explication donner au même de la ville et à l'opposé des deux hommes, des deux politiques, des deux forces ? Les lieux sont-ils à ce point humains qu'ils portent aussi en eux l'ambiguïté de l'espèce, attirée par le meilleur et plombée par le pire ? Décidément, Valparaiso ne passera jamais. J'y passe et y repasse sans cesse mais Valparaiso ne passera jamais, plus jamais.

Mon île, si, un peu, c'est différent. C'est mon lieu, sans ambiguïté. A force, je l'aime pour ce qu'elle est, une survivante. Tant de crises surmontées. Je l'aime parce que je suis comme elle. Nous sommes deux survivants. A force, je m'y installe, je la vois aller mieux, reléguant à de tristes souvenirs les déportations du 19ème siècle ou les barbelés du 20ème. Maintenant, la population n'est plus enfermée dans une partie de l'île, à l'instar des moutons que des compagnies étrangères élevaient pour en faire commerce ailleurs. Elle jouit comme moi d'un statut spécial, prend part à ses propres affaires. Me concernant, il est un peu tard pour parler de destin pris en main. Certes, la marine chilienne veille. Pas d'erreur sur les détenteurs de la souveraineté. Certes, toute cette industrie touristique a quelque chose de creux, de surfait. Mais elle rapporte et, avec précaution -je le sais ayant pris part à quelques discussions-, elle se développe. Colombe aurait aimé cette évolution-là car pas d'autre évolution possible semble-t-il. Accepter et accompagner, il n'y a semble-t-il que cela de possible dans le drôle de monde d'aujourd'hui, comme ils disent « mondialisé ».

Oui, Colombe aurait aimé cela. En revanche, elle aurait certainement détesté le Paris-Dakar, ses fumées toxiques dans le désert chilien et son abandon de l'Afrique. Trop dangereux. Trop de risques. Trop de terroristes. Les sponsors recommandent le retrait ; il faut rester sérieux et tailler la route sous d'autres cieux. Pour cela, l'Amérique Latine, c'est mieux. Oui, elle aurait détesté cela comme je m'efforce, moi, de ne pas trop détester ce monde-là. D'ailleurs, j'ai légué toutes mes notes de recherches au musée local. Preuve que j'ai foi en quelque chose, peut-être en l'homme, qui sait ? Je ne sais pas. Comme Neruda, « J'avoue que j'ai vécu », même si je suis un peu fatigué d'avoir vécu cette vie-là. Il est temps. Dans ma tête, ma pauvre tête, du blanc, rien que du blanc. De plus en plus souvent, les Moïsse dressent. Ils n'ont plus besoin de cordes, déambulent seuls, par milliers, libres, à présent. Ils dansent autour de Colombe, mon île, tu vois je ne suis plus seul maintenant. J'arrive ! Attendez-moi ! La fête est si belle. L'air est tiède. On se moque bien de l'hiver s'il est austral. Attendez ! Non, ne me laissez pas ! Je ne veux plus tout ça,

ces rêves d'humanité, quoi ? Fraternelle ? Je ne veux plus Neruda. Assez Neruda. Neruda, tais-toi.

Il insiste : « Je veux vivre dans un pays où il n'y ait pas d'excommuniés. Je veux vivre dans un monde où les êtres soient seulement humains, sans autres titres

que celui-ci, sans être obsédés par une règle, par un mot, par une étiquette. Je veux qu'on puisse entrer dans toutes les églises, dans toutes les imprimeries. Je veux qu'on n'attende plus jamais personne à la porte d'un hôtel de ville pour l'arrêter, pour l'expulser. Je veux que tous entrent et sortent en souriant de la mairie. Je ne veux plus que quiconque fuie en gondole, que quiconque soit poursuivi par des motos. Je veux que l'immense majorité, la seule majorité : tout le monde puisse parler, lire, écouter, s'épanouir. ».

Moi, je ne veux plus rien. Si cela advient, c'est bien. Mais il est temps. Il se fait tard dans ma vie, ma drôle de vie, maintenant. J'aimerais juste savoir pourquoi parfois on ne sait pas. Et pourquoi quand on sait, cela ne suffit pas. Seul savoir pourquoi le Mal et l'inconsistance me procurerait un véritable soulagement. Sans cela, je préfère le blanc, rien que du blanc, les flambeaux de la fête aussi et que dansent les flammes éternellement sur Rapa Nui. ».

Ainsi s'achève le récit des souvenirs de Théodore Eglantine, consignés peu avant sa mort, le 7 janvier 2015. Conformément à sa volonté, ses cendres ont été dispersées dans l'Océan Pacifique, face à Valparaiso et au-delà, à la vieille Europe.

La fable de Maître Froufrou



Je m'en vais vous conter l'histoire d'un lapin qui se croyait protégé de tout... et n'était en fait protégé de rien.

Aux jours beaux, il aimait avec ses maitres sur le balcon, à l'ombre, trouver quelque frais repos.

Eux conversant et se rassasiant avec animation, il se postait sous une chaise et y restait immobile, rêvassant.

Heureux, bienheureux petit être, qui du dessus de la chaise ignore le danger lourd comme un pieu.

Car ses maitres avaient eu la bizarre idée d'un érable -le pauvre, devenu minable- dans un gros pot la chaise coiffer.

Imaginez, imaginez un peu que les, enfin qu'un seul pied lâche et au brave animal autant dire "Adieu".

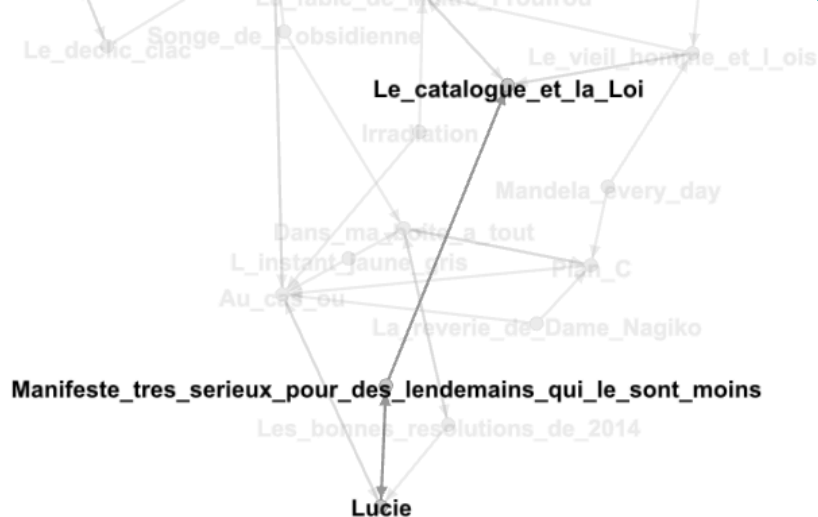
Lui rêvassait, rêvassait toujours, juste réveillé par quelque cri de corbeau alentour.

Mais il se rendormait à point, se croyant protégé comme on l'a dit tout à l'heure de tout... alors qu'il n'était protégé de rien !

Moralité : on peut se croire en sécurité alors que menace un invisible danger.

Dans ces conditions, autant prendre ses justes précautions et profiter de la vie à foison.

Manifeste très sérieux pour des lendemains qui le sont moins



On veut une vie en forme de surprises, vivre tous une aventure dans une jungle sauvage, là où les rêves fous ne feraient pas naufrage.

On veut une vie sans amalgame, que des bravos, la confiance comme clef de nos gammes pour ensemble tirer le gros du lot.

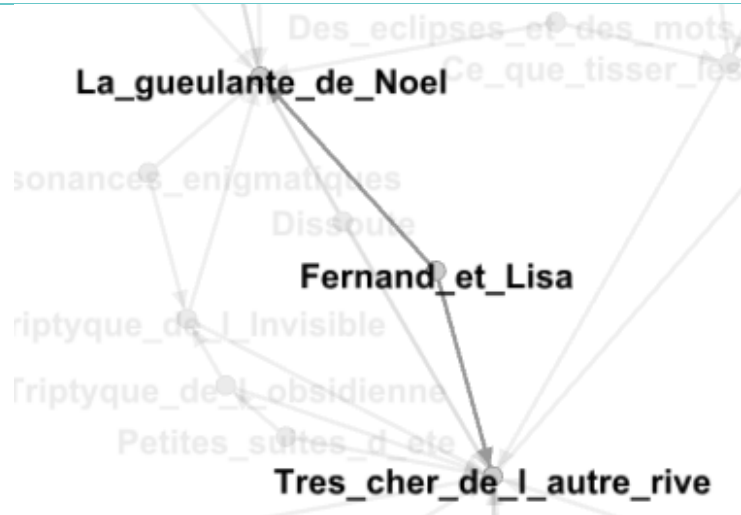
On veut une vie sans grigri ni plus de chichi. Assez de fleurs lancées pour rien. On veut vivre direct, faire comme si c'était permis.

On n'en veut pas de votre zénitude. On veut tout le kitch de la kermesse, mettre le feu à Sainte-Lucie ; ça oui, c'est la bonne attitude.

Pas la peine de viser, calculer, cibler la sainte sérendipité. Elle arrive quand elle arrive. Arrive ce qui doit arriver.

Non, nous ce qu'on veut, c'est des inuits avec des wikis sur la tête ou aux pieds, enfin des wikis de la tête aux pieds.

On veut la vie, des surprises, des rêves fous, les fous c'est nous. Car jamais, on ne sera jamais sages, on n'est pas fous. Les fous c'est pas nous.



« Qui peut connaître le cœur de la jeunesse, sinon la jeunesse elle-même ? ». Patti Smith, *Just Kids*.

Elle est artiste, comme lui. Elle est femme, jeune. Ils diffèrent en ce sens. Car lui est mort. Cela fait un bail maintenant. 1955, pensez un peu !

Un monde les sépare, celui d'une certaine France, celle de la reconstruction après-guerre et d'une foi éperdue dans le progrès. Elle ne comprend pas. Pire : elle ne comprend rien. Cette étrangeté en arrive à la blesser. Elle ne comprend pas car ils appartiennent pourtant à la même famille, celle des témoins au regard en principe acéré. Elle ne comprend pas qu'il n'ait rien vu, qu'il se soit comme acharné à célébrer toute cette ridicule et prétendue, si mécanique modernité. Elle lui en veut. Elle aurait bien voulu ne pas lui en vouloir. C'est bien pour cela qu'elle s'est déplacée, qu'elle est venue pour quelques jours à Biot, afin de se retrouver seule face à tous ces croquis, ces études intermédiaires et la toile finie en son musée, le musée Léger.

Elle contemple la toile, monumentale, les ouvriers, l'espace barré de poutres et de toute cette ferraille d'un autre âge. Elle ne comprend pas où a pu être le Beau, où a pu se nicher l'Espoir. A la limite, ce qui l'intéresse, le plus formateur sans doute, c'est cette décision, c'est ce culot, toute cette expérience contenue dans « J'arrête. Ma toile est finie ». Ça cogne comme un cartouche à l'entrée d'un mausolée: « Les constructeurs, état définitif, 1950 ». Quel toupet, quel professionnalisme, quelle leçon. Pour le coup, là, elle est intimidée.

Mais le reste... le reste est trop stupide, hors sujet, suranné. De rage, elle s'apprête à repartir. Pile, elle s'en va et reste sur cette colère silencieuse. Ne pas minimiser l'impact sur son propre travail. Qui sait

si elle pourra continuer ? Face : elle s'attelle à l'indulgence. Mais oui, il y a peut-être un sens caché. Elle regarde avec attention: il y a dans le tableau comme une circulation. La lumière qui décroît au fil du soleil couchant la met en évidence. Mais oui, oui ! On dirait un cycle, comme un cercle fertile, bienveillant. Le vrai sujet est là, il n'est pas en-dedans ou au-delà, dans l'édifice infini des prétentions futiles. Si, si, elle en est sûre. Elle s'approche encore. De fait, la branche d'arbre, en bas à gauche, se prolonge dans l'échelle, à gauche, qui se prolonge dans le nuage qui, qui... se prolonge dans d'autres nuages en haut à droite puis à droite et enfin la corde, si souple à en paraître animée tel un serpent, rejoint le bois au pied de quatre solides travailleurs.

Tout ce que tout le monde a toujours mis au centre, les hommes et cette géométrique, si raide et morte Tour de Babel, toute cette mascarade n'est au fond pas l'essentiel. Fernand n'était peut-être pas aussi béat face à la logique industrielle qu'il y paraissait. Règne végétal, ascension, règne animal, ancrage. Concentrée sur les jambages, cette lecture du motif a quelque chose de rassurant, de sage.

Elle sourit. C'est que l'indulgence fait du bien. Peut-être se trompe-t-elle sur l'interprétation de cette huile éclatante mais bon sang que l'indulgence fait du bien. Elle replie son attirail. Il n'est pas trop tard pour attraper le train de nuit. Demain, elle regagnera son atelier. Légère, elle se remettra au travail car, décidément, l'indulgence fait du bien. Elle aide à voir au-delà de ces mondes qui séparent et de ces séparations qui ne servent à rien.

La clef en trois points et puis c'est tout



I.

Il m'arrive parfois, trop souvent, qu'on me prenne pour un port, je veux dire USB, et qu'on me dévide tout un fatras de trucs à n'en plus savoir quoi, qui je suis moi ou quoi. Et ça défile avec sa clef, tout fier ou alors tout pressé. Et ça me gave des photos de ses dernières vacances : « Eh ! Regarde ! Tu l'as vu Benjamin, avec son épuisette ? Là ! Comme il est beau. Il venait juste d'attraper une crevette ». Et ça m'opule de rapports où, toujours, on tire la sonnette d'alarme sans jamais se rendre compte qu'il y a bien longtemps qu'elle s'est fait la malle. Et ça m'over de données à faire exploser mon pauvre petit système d'exploitation.

Parfois, trop souvent, il m'arrive qu'on me prenne pour un port, le truc... là... oui, là... le truc USB. Je rêve qu'un jour la fiche, elle fiche plus, zut !, chouette !, qu'on me fasse plus chier. Je rêve de fermeture, chut !, plus d'informations, la paix.

II.

Il m'arrive parfois, trop souvent, de me demander où c'est qu'il est le « f » de la clé. C'est pas normal, c'est flippant, illogique, un truc qui devrait tout ouvrir, tout comprendre, trouver et qui paf ! Perd son « f ». On sait même pas comment, on sait même pas pourquoi. On reste dans son jus, dans son sombre effarement.

A moins que...

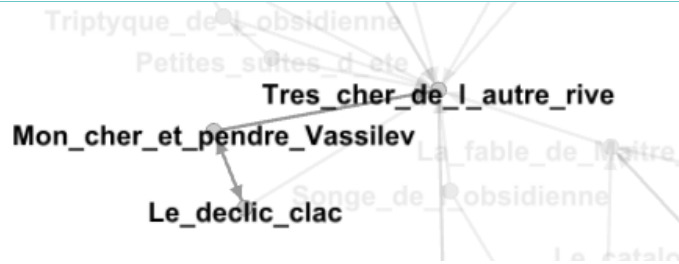
Parfois, trop souvent, il m'arrive de me demander si le « f » de la clé, c'est pas l'effarement qui l'aurait chipé. C'est vrai, à bien y réfléchir, ça ferait moins effaré si y'avait qu'un seul « f » à « effaré ». Avec ses deux « f », « effaré » peut pavaner. Sûr qu'il fait son petit effet ; son effet de lapin épharé.

III.

Il m'arrive parfois, trop souvent, de chercher la clef de tous ces tracas. Et puis c'est quoi, à présent, ces histoires d'attentat ? Il est où le truc qui déconne, qui va pas ? On consulte, on répressive, on ausculte ; certain qu'on déprime, c'est notre plus sûr culte. La machine s'est emballée. Maintenant que le port USB est cassé, va bien falloir se débrouiller, retrouver le nord dans un dédale de circuits surchauffés.

*Parfois, trop souvent, il m'arrive de me dire que ça fait longtemps qu'on déconne, assez déconné. Faudrait qu'on se ressaisisse sinon ça va grave péter.
Plus le temps d'aller aux crevettes. Allez, Benjamin, revient dare-dare. C'est la sonnette qui redémarre.*

Mon cher et pendre Vassilev



Il m'est horrible de tendre la plute mais je n'en puis flute : c'est ça où je vire off et il faudra venir me percher à Tombouctou-les-Trifouillois.

C'est à prochos de votre loque à deux paires. Savez-vous qu'il charrie tous les mardis ? Il semble chien que cet ambulancier des cœurs tire les haricots comme jadis nous, mon cher et tendre Vassilev, nous tirions les rois -enfin partout vous, les reines. Je ne sais pas ce qu'il leur met, cela ne me repète pas, mais elles hurlent à en voir dans le ciel des morues et moi je reste nimbrée dans ma louche jusqu'au petit four. Vous souvenez-vous, mon cher et pendre Vassilev, nos petits fours ?

Une loi, je suis descendue car je n'en pouvais chus. Figurez-vous qu'il était en livrée, nu dessous, encore tout pourpre de tétés trop têtues. Vous souv... mon cher... Vassi... les tétés trop... ? Toujours est pile que je le saisis, je le mets en larde que je n'en puis flute. C'est alors qu'effaré, il rigole, me rit qu'en me vitzieutant c'est pur, on comprend que... rendez-vous duc, mon cher et pendre Vassilev... on comprend qu'il est plus facile de déplacer une mortadelle que d'éteindre un camembert. Et il a ajourné, figurez-pouf, que j'étais précis de pan-pan !... un camembert !

Je suis repontée dans ma louche. J'ai pleuté. Beaucoup pleuté. Tant pleuté. C'était trop, ce buste.

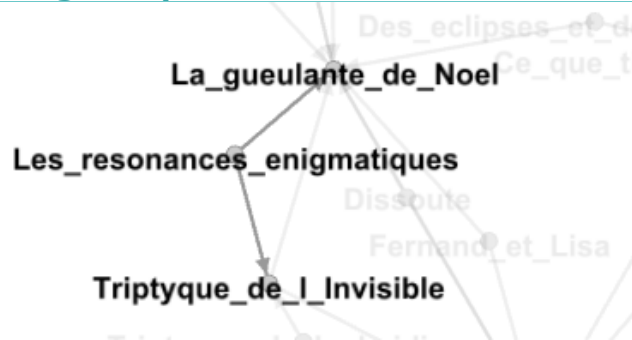
Alors maintenant, je vous préliens, mon cher et pendre Vassilev, je suis sans bout aussi je vous parle sans flicflac, droit en rut : soit vous interprétez et alors tout rentrera dans le polder, soit vous n'interprétez pas et alors je porte mes plaintes à qui de soi.

Voilà, mon cher et pendre Vassilev. Voilà où nous en sommes depuis que vous êtes mari. Nous aurions pu être si peureux, à deux au chaud, à nous rassurer dans le creux de ma louche.

Si vous venez, n'omettez pas de me rendre une petite bibite. Malgré la buée, j'aurai toujours plaisir à vous roar.

Votre débouchonnée Georgette

Les résonances énigmatiques

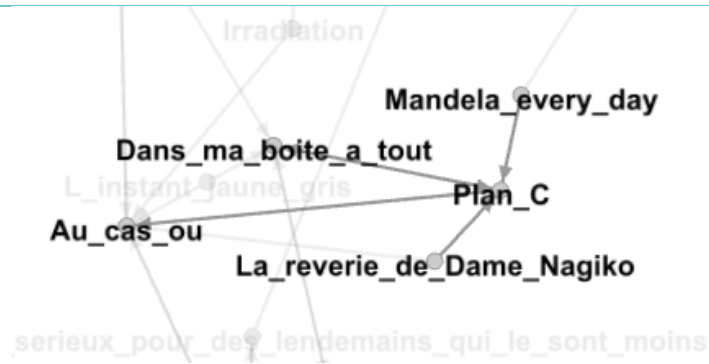


Je fermais les yeux pour mieux percevoir les parfums du vent lorsque j'entendis encore le bruit. C'était devenu systématique. Je me demandais encore comment j'avais pu échapper au contrôle des hommes de la brigade Magenta (au début, quand je sortais encore, on les appelait « Ceux de la Magenta »). Je me demandais aussi, sans que cela m'intéresse vraiment mais par simple curiosité car on finit aussi par être curieux de ces choses-là, je me demandais ce que cela aurait donné, enfin donnerait s'ils me capturaient et s'ils me faisaient sonner comme les autres. Sonnerais-je creux, et alors ils m'estimeraient aussi inintéressant que transparent ? Sonnerais-je rauque ou aigu et alors ils auraient peur. En tout cas, il faudrait me passer au scanner pour vérifier mon axe, la densité et la fiabilité de mes tissus, décider de m'abattre et de m'ensevelir au plus vite ou me laisser une chance ; enfin une chance selon eux, c'est-à-dire voir si je résonnais de remords, alors ça irait, ou de trop d'impétuosité, et alors ça serait limite, il faudrait bien me canaliser.

De toute façon, on avait rarement grâce à leurs yeux. Ils faisaient le job comme d'autres avant eux avaient testé la solidité des arbres déjà à coup de maillet, évalué le risque qu'ils pouvaient représenter en tombant sur les passants. Ils faisaient le job machinalement comme d'autres affutent ailleurs leur calame sans même plus songer à la paix. Eux, on les avait choisis pour leur spaghetti dans la tête, un long spaghetti enroulé dans leur grosse boîte crânienne comme était lové dans sa panier le matou de feu ma grand-mère. Eux, on les avait choisis parce que même pas mal, aucun risque qu'ils sonnent dangereux, que dis-je subversif, sous les coups de la Grande Vérification. Ils sonnaient bien plein, ça pas de doute, plein de ce spaghetti docile et flasque que moi je craignais tant, terré là-haut dans ma mansarde depuis les « Evènements ».

Une vieille odeur familière, sans doute de crêpe au zeste de bergamote, envahit peu à peu mon réduit. Elle m'emplit d'une indicible joie, celle de ceux qui ignorent comment ils sonnent mais savent au moins pourquoi.

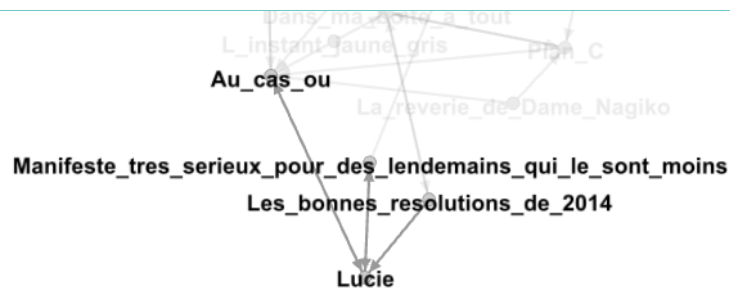
Plan C



En attendant le millénaire, il ne restait plus qu'à décrasser le turbo-compresseur. C'est ce que se disait Tata Yoyo en se démaillant face miroir. Le reflet ne pardonnait pas, comme quoi la vie de travelo et tout le tralala c'est pas du gâteau. Il arracha un faux cil puis... C'est alors que la porte d'entrée grinça. Il se dit : « Encore lui, putain c'est pas vrai ».

Lui, c'était Smarty Pumpy, le labrador blanc du 3ème, un habitué des aurores ramassées à l'écuelle. Sauf que ce matin-là, il n'avait pas un os dans sa petite gueule mais un nœud papillon, taché. Même que parfois c'est pareil un os et un nœud papillon taché. Et même que dans ces cas-là, faut atterrir de ses talons paillette et se conduire comme un vrai grand méchant garçon.

Noir. Le premier roman de Varécy est résolument noir comme son théâtre. Entre polar et poésie, sûr que vous ne ressortirez pas indemnes de cette plongée au cœur des arcanes disco d'une ville pas si lumière.



*Elle s'appelle Lucie, du nom de sa façonneuse.
C'est moi qui l'ai appelée ainsi pour ne pas oublier,
oublier la façonneuse.
Elle n'est pas bien grande, pas vraiment petite non plus.
Elle est décorée de fines arabesques et de rosaces radieuses.
Elle jette à qui l'ouvre un cri incandescent.
D'ailleurs je l'ouvre, je la ferme, l'ouvre, la ferme, depuis de
nombreuses années, peut-être 2007, je ne sais plus précisément.*

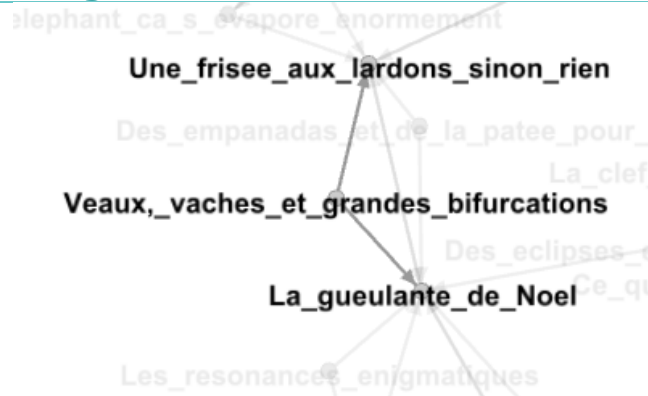
*Elle s'appelle Lucie.
Une senteur cannelle-vanille s'échappe de ses huit compartiments.
Elle est en pin cembro et dans ses veines se dessinent les paysages
de là-haut.
Au début, j'y rangeais avec soin, thés, infusions, stickers de café,
carrés de sucre glanés de-ci de-là.
Chacun à sa place : les mouillettes avec fil et les mouillettes sans, les
bio et les pas bio.*

*Ça, c'était au début.
Au temps où on avait encore le temps.
A présent, j'y stocke les graines utiles de nos conduites futiles.
Courges, melons, concombres, tomates, tout est en sachets car on
ne sait jamais assez.
On ne sait jamais de quoi aujourd'hui sera défait.*

*Elle s'appelle Lucie.
C'est la boîte des après... après déjeuner, vous prendrez bien une
eau chaude, un brave pisse-mémé ?*

*C'est Lucie, ma boîte à semences et je la conserve comme un trésor,
un trésor en partance.*

Veaux, vaches et grandes bifurcations



La Nature...

C'était un jeudi matin. Il faisait brume, je sortais -ou j'entrais- dans un songe hiémal de toute beauté. C'était au carrefour des entrelacs. Quelqu'un, un esprit bizarrement intentionné, avait truc-tourneboulé tous les panneaux sur le périphérique. J'étais dans ma bagnole, un peu pourrie, très cabossée, à foncer vers l'aéroport aux heures de grande influence, lorsque je vis l'improbable arriver. Je m'explique: le poids lourd chargé d'une trentaine d'autos, toutes les mêmes, à la robe jaune électro, prit non pas la route de la succursale mais celle de l'abattoir. Et inversement : la bétailière lourde d'une cohorte de troupeaux fit chemin vers Renault. Je n'en croyais pas mes yeux. Il faut dire qu'ils faisaient un peu grève ce jour-là et rognait dans mes poches. Toujours est-il que bref, par une vision post-rupestre, je vis en même temps, de part et d'autre, un spectacle stupéfiant.

On débarqua ainsi, une à une, les autos. Quoique surprises, elles prirent sagement leur tour dans la file jusqu'à la salle des grandes exécutions où, d'un coup de revolver électrique, chacune fut mise HS. Pas le temps du moindre coup de klaxon. Ensuite, on les débita scrupuleusement dans des flaques de liquide innommable, à en dégouter les plus stakhanovistes du gigot dominical. On les empaqueta, on les conditionna de propre, on fit toutes choses de leur prime intégrité mécanique. Bien sûr, on se cassa un peu les dents sur elles mais après tout, mieux vaut se péter une molaire sur un boîtier de vitesse plutôt qu'une incisive de tristesse. On évacua le peu de rebus et on enchaina sans sourciller car il est des lieux où mieux vaut ne pas trop la ramener.

Côté revendeur d'automobiles, ce fut un joyeux bordel après un peu de bile. Cravatés jusqu'aux cernes, les commerciaux comprirent vite et remplirent d'eau des citernes afin d'abreuver le nouvel arrivage. A la hâte, on écarta les dalles, le béton, tout ce qui faisait obstacle à l'herbe des moutons. Puis, quand tout fut fin prêt, un décor champêtre à peu près restauré, on lâcha les dizaines de miraculés

dans ce qui, quelques minutes auparavant, était encore un magasin des plus rutilants.

Venus faire l'achat d'une cylindrée et avec le sourire bravement s'endetter, les clients beuglèrent au début mais des sacs de grains et de foin calmèrent vite leurs espoirs déçus. A la fin, ils paissaient tranquillement, les béliers, les brebis et les agneaux ayant pris en main le carnet de commande, ils ne savaient plus qui affecter à qui tant un humain ressemble à un autre humain à s'y méprendre. Ce ne fut pas bien grave : tout le monde repartit à pattes et à pied. Plus besoin de commande: on n'était plus ni pressé ni stressé. Chacun regagna qui l'ivresse de son havre, qui la cime de son sommet. Ça batifolait sec dans les fourrés. Dans cette transhumance croisée, on ne déplora que la chute d'un boulon, en provenance de l'abattoir. Pas de chance : il explosa d'un commercial encravaté l'intime réservoir, lequel n'y vit aucun motif de colère mais au contraire un signe d'espoir : celui que les carrefours s'entremiquent-maquent plus souvent pour que la vie reprenne le dessus, comme avant.

Son vœu fut exaucé car maintenant les bipèdes mangent des hamburgers végés et pédalent à tout va dans des prairies remplies de quadrupèdes interloqués. Ils font mine de rien mais observent la nouvelle situation de leurs yeux tout ronds. Il faut dire que c'est amusant un tel renversement, un peu diabolique -ou angélique- sur les versants. Je me demande parfois ce qu'il serait advenu si à la place des bêtes et des chevaux chromatiques on avait échangé un autocar de touristes avec des bombonnes de gaz. Ça aurait été un beau désordre, une belle panique. Les bombonnes auraient mitraillé le paysage avec leurs appareils numériques. Les touristes, eux, auraient explosé dans un feu d'artifice magnifique.

Bon, on n'en est pas là. Faut pas faire diversion et aller plus vite que l'horizon. C'est déjà super ce qui nous est arrivé. Le monde a enfin changé et à nouveau, on peut rêver éveillés. Chaque jeudi de date anniversaire, je me rends sur le périph' voir si, par hasard, quelqu'un dans le genre bizarrement intentionné, n'aurait pas encore truc-tourneboulé les panneaux... des fois que surgissent dans leurs petites boîtes d'autres hordes, d'autres troupes.

Un éléphant ça s'évapore énormément

L_ile_de_Paques_et_autres_mysteres_Souvenirs_de_Theodore_Eglantine

Un_elephant_ca_s_evapore_énormément

Une_frisee_aux_lardons_sinon_rien

Extrapôthé

Das ammanarias et die la nates pour chats

« Les souvenirs oubliés ne sont pas perdus », Sigmund Freud

« C'est en lisant le journal que j'appris que l'éléphant de la ville avait disparu sans laisser de traces. Ce jour-là, comme d'habitude, mon réveil avait sonné à 6h30, je m'étais préparé un café dans la cuisine, j'avais fait griller mes toasts, j'avais allumé la radio, et je mangeais mes toasts le journal du jour sous les yeux, grand ouvert sur la table. Je suis quelqu'un de méthodique, et je lis le journal dans l'ordre en commençant par la première page, si bien qu'il me fallut un certain temps pour en arriver à l'article traitant de la disparition de l'éléphant.

(...)

La disparition de l'éléphant était signalée en tête de la page des nouvelles locales. « Un éléphant se volatilise dans la ville de ... », disait un titre d'une taille impressionnante pour la page régionale. « L'inquiétude monte chez les habitants de... ainsi que les protestations qui mettent l'administration en cause », disait un sous-titre en caractères plus petits.

Je fus surpris, je ne peux pas dire le contraire. De par mon métier, j'étais plutôt habitué aux hommes qui s'évaporent et non aux pachydermes. Je n'eus d'ailleurs guère le temps de m'attarder sur cette nouvelle, malgré son caractère inédit et surprenant, car je devais prendre un train à 7h20 afin de commencer une enquête. L'avant-veille, une famille m'avait en effet contacté, en l'occurrence la mère du disparu, pour m'alerter sur le départ sans doute prémédité de son fils vers une destination et une vie inconnues. Il faisait partie d'une nouvelle catégorie dans notre drôle de pays qui n'en finit pas de s'occidentaliser à sa manière : les pères célibataires, désireux de sortir du rôle traditionnellement dévolu au géniteur, à savoir engendrer et travailler avec acharnement pour rapporter à la maison un salaire qui permette de tenir son rang et de payer des études à ses enfants. Lui avait en quelque sorte voulu « lever le pied », en tout cas davantage s'investir dans l'éducation de sa progéniture, être moins un étranger chez lui... ce qui paradoxalement ou logiquement avait fait fuir sa campagne, elle à son tour soucieuse de ne pas rester cantonnée à une fonction prédéterminée. Le problème, c'est que le père avait perdu son emploi, d'où une série de dettes, une totale désorganisation -que dire et que faire des enfants?-, et cette totale

confusion née du déshonneur. Alors une nuit, il avait fui. Pschitt !, évaporé comme les dizaines de milliers de mes compatriotes qui font de même chaque année, tirent en silence leur révérence et m'offrent ainsi à moi un boulot plutôt bien payé.

Je partis donc comme prévu au train de 7h20 en direction du Faubourg Nord, lieu d'élection pour s'éclipser en toute discrétion mais aussi repaire des « sociétés de déménagement du soir ». Avec la crise économique, ce type de petites entreprises avaient, elles, fait florès. Normal, puisqu'elles aidaient les désœuvrés, de plus en plus nombreux, à se rendre invisibles aux yeux de la société. Une camionnette avec vos affaires pour redémarrer ailleurs, sous une nouvelle identité, et pschitt !, vous pouvez leur faire confiance, c'est vite fait. Ou alors même pas. Juste vous pointer dans l'un de leurs locaux, avec vous-même en personne, juste votre petite personne, et vous partirez, pas d'inquiétude, vous serez du prochain convoi vers l'après... après on ne sait pas très bien quoi. Ces boîtes, je les connaissais toutes. Normal, question de métier. J'y avais même mes habitudes. Ils ne s'étonnaient plus de me voir arriver. Tantôt je repartais bredouille, tantôt non. Mais je l'avoue, souvent, ils réussissaient à me balader. Eux-mêmes des fois, ils ne savaient pas, ils ne savaient plus qui ils avaient transporté. Cela leur importait si peu à côté du fric, mirobolant et si facilement gagné. Du coup, les enquêtes prenaient du temps, beaucoup de temps, mais j'arrivais quand même parfois à retrouver la trace de qui avait pris la tangente à l'étranger, qui s'était reconverti dans l'agriculture au fin fond de la campagne ou qui, plus récemment, était devenu nettoyeur dans la zone interdite autour de la centrale dévastée. J'avais donc mon petit succès. Je vivais correctement d'un métier qui moi-même m'intriguait. Bizarre, quand même bizarre, de vouloir redonner consistance à des évaporés. Aller au Faubourg Nord était donc un passage obligé. Je l'effectuais sans grande conviction, mais bon. C'est ainsi que je partis au train de 7h20.

Et c'est ainsi que je revins dans l'après-midi sans avoir véritablement rien trouvé. Enfin si. A mon retour, je trouvais devant ma porte un émissaire du préfet. Il souhaitait m'entretenir de la « situation ». Je demandais : « Quelle situation ? », n'ayant rien remarqué de spécial. Il ne comprit pas mon incompréhension, fit un geste d'agacement et me poussa à l'intérieur pour avoir une discussion. C'était à propos de l'éléphant. Il fallait vite le retrouver car les gens restaient terrés chez eux de peur de tomber sur lui et de mourir écrasés. Les media et autres réseaux relayant depuis quelques temps plusieurs cas de piétinement, certes loin, en Inde, la panique s'était emparée d'une population devenue très citadine dans son mode de vie et, il faut le dire, dans son mode de pensée. Les gens se calfeutraient surtout par peur de l'impuissance des autorités. Il fallait absolument comprendre

ce qui s'était passé et l'éléphant, le retrouver puis le remettre dans son enclos au zoo. Il fallait absolument aucun mystère, aucune rupture, qu'il soit là quand on avait payé pour le voir et pas dire, non pas dire aux enfants qu'il s'était évaporé, que si, c'est possible, mais que non, chut !, c'est oublié, vous voyez bien qu'il mange son herbe comme d'habitude ! Qui, si on s'y prenait bien, personne pour le nier. L'émissaire n'y tenait plus. A la fin, il me pressait tellement à vouloir que je lui dise quoi, à brûle-pourpoint, il est où, il est passé où l'éléphant, qu'il en bégayait. Il me fit pitié. Bon, bien sûr, derrière il y avait aussi le préfet. Je n'avais pas trop le choix mais je le respectais avec une forme de sincérité. On avait appris à travailler en bonne intelligence tous les deux. J'étais un peu sa part sombre, celle sans laquelle il lui était difficile de procéder. Mais il m'aidait aussi pour mon propre business, alors on avait trouvé un équilibre. Donc difficile de dire non. Difficile de lui faire dire que l'éléphant ne m'intéressait et ne m'inspirait pas. J'étais un peu mal barré mais je ne montrais rien, gardant mon air impassible et prenant le temps de ranger avec soin mon pardessus. L'émissaire reparti, je m'assis face à la baie et je réfléchis.

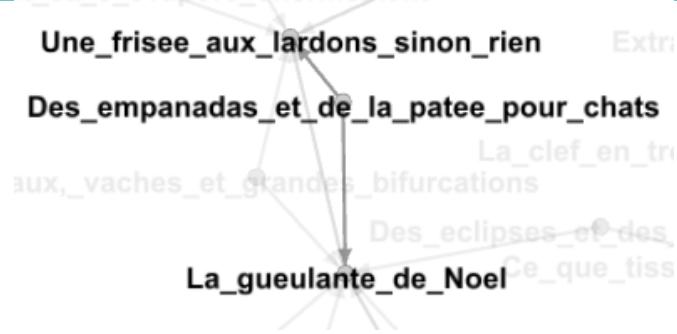
Mes réflexions, mes méthodes, mon engagement n'y firent rien. L'éléphant restait introuvable et la situation ne faisait qu'empirer. Le gouvernement en fut même déstabilisé. Cela d'autant plus que d'autres évènements du même type eurent lieu, ailleurs dans le pays, petit à petit. Oui, petit à petit, les zoos se vidaient de leurs éléphants. C'était une véritable hémorragie, une véritable provocation. Les rues étaient désertes mais il ne fallait pas s'y tromper : la rébellion grondait contre l'incurie du pouvoir. Moi-même, j'étais dans un état de sidération avancée, sidéré par ma propre incompétence, enfin plutôt mes limites atteintes, et la tournure que prenaient les évènements avec d'un côté des gouvernants acculés et de l'autre des citoyens cloîtrés. Autant dire que nous étions tous emmurés lorsque la nouvelle tomba : un autre cas d' « évaporation » venait de se produire au nouveau zoo de Vincennes, dans la capitale parisienne. Puis idem à Sao Paolo, New York, San Francisco, etc... le plus incroyable, c'est que même les spécimens empaillés disparaissaient. Ainsi, les gardiens du Muséum d'Histoire Naturelle, encore à Paris, ne voyaient plus -oui, c'est incroyable, ne voyaient plus- ni Siam, l'immense éléphant d'Asie aux multiples vies installé au niveau 1 de la Grande Galerie, ni l'éléphante et la tigresse du Duc d'Orléans, elles aussi consignées au même niveau, mais dans un autre espace, celui consacré à la taxidermie et aux anciennes collections. Leurs emplacements étaient restés vides, soudainement désertés, sans qu'aucun système d'alarme ne se soit déclenché. C'était à devenir fou. Heureusement, je l'avoue, que j'étais mentalement armé et que j'avais tôt appris à ne pas tout miser sur la commune rationalité. Car cette histoire de zoo, d'éléphant, si anecdotique et périphérique au

départ, avait gangréné l'ordre et nos certitudes, partout, pschitt !, comme ça dans le monde, évaporé l'ordre de nos certitudes. Et dire que le coup fatal vint des images...

Car même les images d'éléphants se mirent à s'éclipser. Disparus Dumbo, Babar, Elmer, des chambres d'enfants et des vieux films des grands. A la place, il y avait quoi ? Un blanc. Un gros blanc. Enfin des blancs. De gros blancs. Un blanc de gros blancs. Que du blanc. Pschitt ! Evaporée jusqu'à l'idée même d'éléphant.

On sentit comme un manque. C'est que l'on n'était plus tout à fait les mêmes. Notre histoire, longue histoire, après tout, n'est rien d'autre qu'une histoire d'éléphants. Sans le mammoth, on aurait bouffé quoi ? On aurait griffonné quoi sur les parois des grottes ? On aurait évolué de travers, sans art, c'est sûr, en biais, pas très droit. Les éléphants avaient dû en avoir assez de quelque chose, peut-être de nous, alors ils étaient partis... évaporés. Ce n'était pas plus compliqué.

Des empanadas et de la pâtée pour chats



Dans la rue des Bons-Enfants, il n'y a que de mauvais garnements. Et d'ailleurs, il ne pouvait pas en être autrement. Comme on dit, on récolte ce que l'on sème et le pharmacien de l'angle avec l'avenue du Parc l'avait bien cherché.

Il appartenait à l'espèce, fameuse, des connards détectables rien qu'à leur façade : tenue de communiant devenu membre hyperactif de toutes les coteries urbaines, sourire, yeux, nez et coupe de cheveux aussi acérés que son esprit était assuré. Chevaleresque envers les vieilles cocottes, la veuve du Général en tête, il s'enquêrait pointilleusement de la réussite ou non de leurs diverses et récentes opérations. Tantôt il blâmait le chirurgien, quel boucher celui-là, et regrettait de n'avoir pas été assez consulté. Il aurait tellement su bien les conseiller. Tantôt il vantait les prouesses de tel grand professeur, forcément de ses amis, et de la médecine en général. Ah la Modernité... on n'arrête décidément pas le Progrès... Il leur offrait le bras pour qu'au sortir de son officine surtout elles ne se vautrent pas. De temps à autre, s'il surpassait son dégoût, il frôlait un genou refait et promettait, mais oui, de venir boire à l'étage le thé. Il en profiterait pour monter en personne leurs délicieux remèdes. Surtout, qu'elles ne s'inquiètent pas : toujours il saurait comment s'y prendre, comment les soulager de leurs terribles maux.

Son épouse, praticienne de la même corporation, avait fini de soupirer face à de tels camouflets. Elle en avait pris son parti, voyant bien ce qu'au ménage rapportait les essais de thérapie alternative de son auguste mari. Au début, elle en avait souffert et larmoyait devant la photo de leur mariage trônant sur la commode en face du lit conjugal. Un commentaire perfide de la veuve du Général, un jour, comme ça, mine de rien, sur ses premiers cheveux blancs alors qu'elle, cette garce feu galonnée, en était pleine et les arborait fièrement sous sa teinture argent-violet, ce commentaire-ci la fit basculer dans l'inimaginable mais tant pis. Depuis lors, elle se consolait dans les bras d'un étudiant japonais portant prénom plaisant d'Haruta et se rêvant poète ou inversement. Elle ne savait pas très bien ce qu'il en était de sa production de petits haïkus, se concentrant davantage sur le relief de son imposante métrique.

L'essentiel était bien que dans ses bras elle grimpe non pas aux rideaux en dentelle jaunie mais aux cerisiers en fleurs, en bas, à droite, quand on regarde le Mont Fuji.

On l'aura compris, le pharmacien était donc un individu antipathique, content de l'être dans la totale conscience malsaine qui le caractérisait. Il se conduisait en conquérant, petit roitelet drogué droguant du quartier du Parc. Et c'est là que le bas (de contention) blessa : des fois, dans la vie, faut pas trop la ramener, faut calmer sa bougeotte, faut plutôt avoir le profil bas, forcément bas, des fourmis et sucer discretos le sang des mamies. Donc voici ce qui arriva : de jeunes et gentils locataires lui firent l'affront, non mais franchement, de l'entretenir à propos de tapage nocturne sur la cour arrière, c'est-à-dire sur leur chambre à coucher. Régulièrement réveillés par le claquement du portail, ils avaient mené à la frontale leur petite enquête ; laquelle avait clairement établi la responsabilité du livreur de médicaments et donc celle de son client, le pharmacien. Ce dernier ne l'entendit pas de cette oreille. Il le prit du haut de son mépris de notable établi et jeta les deux tourtereaux salement sur le carreau. Ils se retrouvèrent tuméfiés dans le caniveau puis destinataires d'une lettre de son avocat plus tard, à se demander quel crime ils avaient donc commis pour subitement déchaîner tant de haine. C'est vrai, peut-être n'auraient-ils pas dû dire que ce claquement répété gênait leurs nuits, enfin les anéantissait. Peut-être auraient-ils dû taire cette vérité et s'enfoncer des bouchons dans les oreilles ; d'ailleurs ça tombait bien car il en vendait aussi des bouchons, le pharmacien.

Ils échouèrent ainsi un matin, au Parc, totalement crevés et démoralisés. Que faire ? On était en plein milieu de l'année et pas question de déménager. La nana de la cuisine de rue était en train d'installer ses fourneaux près du grand bassin, sous les platanes roses et blancs. Elle s'affairait déjà à des empanadas végétariennes que les deux jeunes, des habitués, appréciaient. Elle les avait à la bonne ces deux-là. Ils lui donnaient de temps en temps un coup de main pour rapporter son stuff au garage après le service. Belle mentalité ; avec eux, la relève de l'esprit nouveau était assurée. Sauf qu'à cette heure, ils étaient crevés et démoralisés. Elle leur offrit un café et demanda ce qui n'allait pas. Ils étaient tellement dégoutés que le silence mit du temps à se rompre. Heureusement, cela ne dura pas et vint le moment des justes complots.

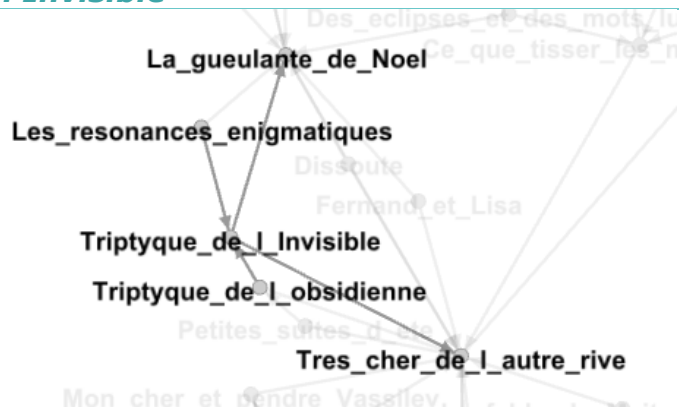
Ainsi, il fut décidé d'enlever le pharmacien au sortir d'une de ses mémés, de l'emmener contempler avec un bâillon sur la bouche et des jumelles bien fixées sur son nez les ébats de sa chère moitié. Ensuite, on le forcerait à veiller et peut-être même qu'un peu on l'affamerait. On verrait bien selon son repentir et l'engagement pris

de modifier les horaires de livraison. Tenant son rang vénérable de connard détectable à leur façade, le pharmacien ne lâcha rien. Lui qui habitait une villa bien loin des dégâts que la nuit il occasionnait, il eut même le toupet de dire que tout cela n'était rien, rien que du blabla inventé pour l'embêter. On en arriva de la sorte à une solution extrême, à savoir qu'exceptionnellement les empanadas ne furent pas fourrées de farce végétale et bien contents furent aussi, durant une semaine, les chats du quartier. Tout le monde, initiés ou non initiés de l'affaire, se purléchaient les babines du pharmacien mis en pâte. On se léchait les doigts, on pensait aux nuits de répit à venir car le livreur de médicaments, s'il n'obtempérait pas, connaîtrait le même sort.

Tout se termina au mieux. Le gars comprit bien. Après tout, ce n'était pas si compliqué de lui demander de livrer plus tard ou simplement de ne pas claquer le portail. Il en fut convaincu, un samoussa au jarret de pharmacien l'y ayant aidé lors d'un apéro au rhum arrosé. Orphelines de leur preux chevalier, les mamies roulèrent des yeux au ciel, enfin surtout dans la cage d'escalier, se disant que décidément cette jeunesse ne respectait rien et qu'il leur fallait pour la supporter bien du courage. La vie reprit son cours normal rue des Bons-Enfants. Nul n'évoqua plus jamais le pharmacien, ce grand dadais, le plus mauvais des garnements qui perdit la vie au fond si connement. Dans son calvaire, il dut apprendre que l'habit ne fait ni le moine ni le jeune communiant, que dans l'existence le mépris a un prix et que mieux vaut aimer son prochain, spécialement si par son métier on prétend lui vouloir du bien. Pauvre pharmacien, pauvre pharmacien... on aimerait le plaindre alors qu'il n'a eu que ce qu'il mérite. Gageons que là où il est, à l'heure où sa femme vole vers le Japon avec son nouveau fiancé, tout cela... les empanadas et la pâte pour chats... profondément il médite.

Un nouveau pharmacien s'est installé à sa place. Il vous accueille avec le sourire et un thé vert. Le pire, c'était donc bien hier. La vie a repris son cours normal rue des Bons-Enfants. L'air sent bon la farce au persil-soja et les chats courent à nouveau dans le jardin du notaire les petites souris et, à l'occasion, les gros rats.

Triptyque de l'Invisible



I. Le dernier soir

Ce jour-là le soleil montrait les crocs
et le silence vivait ses derniers instants. Des corps impatients
trépassaient
sur les trottoirs.

Au bout de la rue
– invisible –
j'attendais.
J'étais venu la voir, elle
la grande
Dalida.
Je savais que c'était
la dernière
fois.
A tous, de tous.
J'avais été de tous
ces tours de chant.
J'avais assisté à tous
ses concerts.

Et à chaque fois elle
nous avait reçu
avec la bande- sa famille,
la vraie- dans sa loge.
Et à chaque fois j'avais
vu ce regard
baissé
en même temps
que le rideau
de velours rouge.
Et à chaque fois je
l'avais embrassée
comme j'avais pu
mais elle fuyait.

Au vrai, elle n'était déjà
plus là.
Elle était à elle-même
invisible comme moi,
la veille de son trépas
je l'étais aux abords
de l'Olympia.

II. Le jour d'après
Ce jour-là le soleil
montrait les crocs
et le silence vivait
ses derniers instants.
Des corps impatients
trépignaient
sur les trottoirs.

Au bout de la rue
– invisible –
j'attendais.
J'espérais que ce serait
enfin
le grand déchainement.
Pas le choix.
L'assaut fut rapide, brutal,
ahurissant.
Ils avaient couché là
pour les soldes.
Pas le choix.
C'est ce qui s'appelle
remettre, oui c'est ça,
remettre les pendules à l'heure.
A un moment donné,
on n'a plus le choix.
Tout a trop tourné,
mal tourné.
Tout a viré, tout
est sorti de tout.
Exit l'Humanité.

Plus le choix.
Ils se sont débattus.
C'était aussi pitoyable
que lorsqu'ils avaient vécu.
Leur agonie fut à
leur image : minable.

Petite tache sombre
dans ce bain de sang,
je descendis la rue
à la recherche
de cette part
invisible qui
tout à l'heure
m'attendait.
Parvenu à l'exacte intersection
des Grands Boulevards,
je crois bien
que je l'aperçus pour
de vrai.

Tout était donc fini, tout
pouvait donc enfin
commencer .

III. L'homme de tous les recommencements

Ce jour-là le soleil
montrait les crocs
et le silence vivait
ses derniers instants.
Des corps impatients
trépignaient
sur les trottoirs.

Au bout de la rue
– invisible –
j'attendais
lorsque simple si
majestueux
il surgit.
Alors ils se précipitèrent.
Il ouvrit le garage
qui tenait lieu
de boutique,
étala avec difficulté
les vieux objets
qu'avec son triporteur
il avait rapportés.

Ils se bousculaient,
pillaient tout ce qu'ils
pouvaient, tu parles
d'un bordel même pas

joyeux. Et ils repartaient
les bras chargés, le
cœur vide à me désespérer.

Lui, je le regardais.
Haut, svelte,
la barbe douce des
débutants,
les cheveux ramassés en
catogan, il irradiait
délicatement.

Je finis par sortir
de ma cachette.
Je m'approchai.
Il se pencha pour
me saluer, s'enquit de
ce qu'en ce moment
je faisais.

Rien de
beau, rien de particulier.
Ah si : ça, pour
souffler, je soufflais.
Il sourit. Il avait fort
à faire, il était affairé.

A la fin, je lui demandais
s'il n'était pas las,
s'il n'était pas dupe
de tous ces gens qui ne jouaient pas
le jeu, son jeu, de tous
ces ploucs inintéressants
si intéressés.

Il me dit que non :
cela, il le savait
mais quand même il continuait.
Je soufflais.
Je soufflais beaucoup
pendant que lui restait
campé, debout.

Je lui dis que c'était,
enfin... qu'il était
fou. Il me répondit
que non, que si

on y croit, le bien,
le beau sont de toutes
parts, partout.

Je soufflais.
Il rajouta que c'était pas
parce que les hommes
avaient du mal avec leur
première vie que les objets,
on devait les priver
de leur seconde vie à eux.

Je soufflais.
Enfin non, je soufflais
déjà moins. C'est que,
comment dire, à
chaque fois son
contact me faisait
du bien.

Il s'éloigna.
Il avait encore bien
à faire. L'étalage
de la récup' à vue d'oeil
diminuait. Soudain, un type
de tout à l'heure rapporta
des trucs et même du café.

On en but tous
ensemble avant
que l'homme au triporteur
ne nous quitte pour
encore et toujours
livrer, ramasser,
rapporter, partager.

Il s'éloigna comme il
avait surgi, simple
et majestueux, discrètement
à ne même pas me dire
que j'avais eu tort
de douter, que cela était
absurde de rester ainsi en retrait.

Ce jour-là, le soleil
montrait ses crocs et
le silence revenait

après quelques instants brouillons.
Plus d'impatience, plus de
trépignation sur les trottoirs.
Il faisait bon.

Je n'étais plus au
bout de la rue -in
visible-. J'étais en
place, à ma place.
Je n'attendais plus de
le voir surgir, je
ne le guettais plus.

Les objets allaient
venaient. Finalement
un flux comme
magique s'établit.
C'est cela : finalement
un flux magique comme
lui s'établit.

L'aventure continua
longtemps, le temps
que les hommes au contact
des objets de seconde main
se prennent, eux, enfin
en main. Je soufflais
moins et souriais davantage.
Mon humble mentor
vaquait. Patiemment
je travaillais à ses
côtés. Nous parlions peu.
Et c'est ainsi que de ma vie
j'ai trouvé, enfin je suis
devenu le sujet.

Un jour, la boutique a fermé.
Nous sommes partis chacun
vers d'autres occupations.
Une autre, ailleurs, a ouvert,
preuve que rien ne sert
de désespérer, agir
est la seule justification.

J'ignore si quelqu'un
au bout de la rue
-invisible-

attendait.
En tout cas, ce n'était pas, ce
n'était plus moi car
j'avais agi alors bel et bien j'existais.

La rêverie de Dame Nagiko



« On croit regarder au-dehors alors qu'on voit au-dedans. Et c'est ainsi depuis la nuit des temps”.

Maxime japonaise d'une dame de compagnie à l'époque Heian.

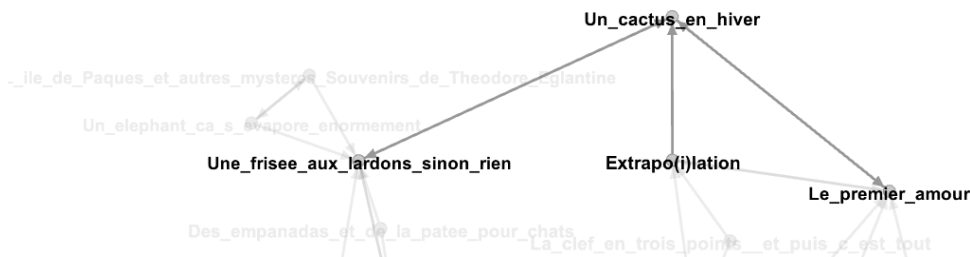
Les pieds de sa maitresse lavés, séchés et parfumés, elle peut prendre congé. Elle la quitte toujours à regret mais regagne bien vite sa petite chambre par la coursive aux glycines. C'est alors qu'avec courage, discrète, elle se remet à l'ouvrage et allonge ses Notes de chevet de ce que la lumière, ce jour, a pu encore voler à la pénombre. Elle réfléchit. Elle regarde par la jalousie. Les suivantes comme elle, ne doivent pas être vues ni même aperçues. Surtout, elles doivent garder la peau couleur poudre de riz car sinon on les répudie. Elle réfléchit et se penche sur son manuscrit. C'est cela : elle en était aux « Choses qui font battre le cœur ». Elle relit dans un murmure échappé de ses lèvres carminées : « Des moineaux qui nourrissent leurs petits, passer devant un endroit où l'on fait jouer de petits enfants, se coucher seule... ».

Soudain, une fleur violette et blanche, de noir striée, au cœur jaune éclatant, une fleur immense, se penche sur elle et se met à la dévisager. Elle sursaute. Ce regard insistant, si étrange, lui rappelle que son reflet, si elle n'y prend garde, se ternira bien vite dans son miroir de Chine. La fleur s'enroule autour d'elle et ses soieries brodées. Elle est effrayée à ne pas en sortir le moindre cri. Délicatement, la fleur écarte les bambous entrecroisés de la jalousie. Elle n'avait pas imaginé le passage si aisé entre les hampes tressées ; au vrai, elle n'avait même jamais osé les toucher.

Lentement, la fleur lui fait descendre les barreaux d'une échelle sans fin. Elle croit mourir tant il fait sombre et froid sur ce chemin vertical privé de plancher, privé de toit. Elle s'enfonce. En même temps qu'elle s'enfonce, c'est curieux, elle flotte. Elle se sent bien. Elle ignore que c'est le charme de la fleur qui opère. Elle se prend à rêver de laisser ses notes, abandonner son chevet. Tout serait écrit, tout serait à vivre enfin avec ce cavalier russe décapité par l'empereur. Elle se prend à rêver de croiser à nouveau son regard et de comme la fleur largement s'y déployer. Elle se prend à rêver mais, brutal, fatal, revient le coup d'épée et ses impuissants « Jamais, jamais, jamais ! ». Elle se prend à rêver et voici qu'elle le retrouve, son

monumental cavalier. Voici qu'il l'enlace. Il est venu pour la libérer. Elle refuse car sa maitresse l'attend pour la cérémonie du thé. Être déloyale la tuerait.

Il comprend. La fleur la ramènera une autre nuit de lune douce. Il l'attendra. Insensiblement, elle regagne les limbes terrestres. La fleur la pose, pouf, devant sa table, devant son manuscrit. Comme c'est drôle, à la fin des « Choses qui font battre le cœur », une main -mais de qui?- a rajouté en lettres d'or : « Une nuit où l'on attend quelqu'un ».



Tu parles d'un cadeau... vraiment, je suis soulagée, je suis même contente qu'elle se tire enfin. Après tout ce charivari, surtout les dernières semaines.

Ses meringues au curcuma, ses clafoutis sans fruits et ses galettes sans fève, sans sujet mais avec tous ses petits secrets... Je pars. C'était quand même une drôle de voisine. Elle va me manquer.

Non mais je te jure. Elle s'est pointée comme ça. Un pinson, à côté, on aurait dit qu'il avait enterré son chat. Guillerette, l'air débile, on aurait dit qu'elle allait se marier... d'ailleurs, elle va... en fin de compte, elle part pour se marier.

J'espère que le bouquet lui a fait plaisir. C'était des roses rouges qu'il m'avait fait livrer. Comme il est délicat... et un peu stupide aussi : à quoi bon m'envoyer des fleurs la veille de mon départ ? Il sait bien que je vais venir. J'ai tout plaqué pour lui, dans les grandes largeurs. Je n'ai plus vraiment le choix. J'ai peur. Je ne peux pas dire que je n'ai pas peur. Quoi, si je me suis trompée ?

Non mais je te jure, elle était toute pimpante. Pourtant, y'a vraiment pas de quoi. Elle part là-bas pour se marier. Le type, je l'ai vu... bon, pas beaucoup : trois...attends, non deux... enfin c'est plus très clair, peut-être juste une fois. C'est pas le cœur qu'il avait comme un caillou. C'était tout. Un bloc de bas en haut. On aurait dit un tombeau coiffé d'un crâne d'œuf. Elle a bien vu que j'étais troublée.

J'ai bien vu qu'elle était troublée, pas vraiment enthousiaste. On, enfin, je lui avais apporté un bouquet pour... enfin... pour lui faire plaisir. C'est bien normal. C'est ma voisine et je l'aime bien. En puis le sachant ici, sachant que j'allais partir pour me marier bientôt avec lui, loin, très loin, elle nous a invités. Elle avait dit « Pour fêter ça ». Moi, je l'avais sentie troublée. J'étais allée dans la cuisine avec elle pour l'aider à défaire le papier fri... enfin je veux dire crépon, couper les queues et mettre les fleurs dans un vase car elle avait vraiment l'air troublé. Rien dans la cuisine. Juste un silence de cramé et nos mains autour du bouquet affairées, à ne plus chercher à... A se fuir, sinon à quoi bon, désormais ?

Autant dire que la partie de poker fut longue. Il faisait de la balançoire sur mon rocking-chair chair en rotin. Je l'aurais bouffé. A un moment, je me suis levée et je suis allée me mettre la tête sous le robinet.

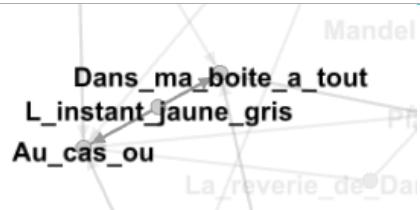
Je n'ai pas compris. D'un coup, elle s'est levée. Et puis elle est revenue ruisselante. Au passage, elle l'a éclaboussé et il a grogné. Tout s'est fini dans une ambiance un peu étrange autour du bouquet qui commençait à se faner -sûrement un coup de chaud malgré les queues coupées- et un rhum, un vieux rhum arrangé aux châtaignes. A un moment, j'ai levé les yeux, j'ai réussi à lever les yeux et j'ai lu que c'était un 38 degrés. Comment veux-tu, comment résister à un 38 degrés ? On avait descendu toute la bombonne. Elle nous avait servi tant et plus que plus tu peux pas imaginer. Moi, j'avais bu pour accompagner Hubert. Lui, il a fini vert pomme sur la cuvette à fleurs des chiottes. J'avais bu, trop bu pour...

Elle avait bu, bien trop bu. Certainement pour encore, toujours, désormais toujours l'accompagner. On s'est réveillées. Il avait rampé jusqu'au salon. Il était jaune citron sur mon tapis persan. C'est dommage, il aurait pu crever. On a perdu une belle occasion. On l'a vu en sortant de la chambre. Elle, elle avait les joues encore roses de... on... Je l'aimais. Pourquoi, pourquoi partir, me quitter ? Maintenant, tu parles d'un cadeau. J'hérite de ton cactus à moitié crevé -un coussin de belle-mère, ça ne s'invente pas-. Il faut quand même le faire pour faire crever un cactus. Tu as encore dû trop l'arroser, comme toutes les plantes, comme tout ce que tu touchais. Tu irradiais. Je t'aimais. Et maintenant j'ai droit à toutes tes merdes. Tu n'as rien voulu jeter. Tu disais « Tu comprends, c'est du vivant, je vais pas le jeter ». Du coup, je me tape le vieux bulbe d'hyacinthe tout desséché, aux terminaisons aussi vertes que désormais hors sujet. La floraison, tu sais bien, est depuis longtemps passée. Qu'est-ce que je vais en faire de ce bulbe ? Je vais le regarder languir, se dessécher et les feuilles comme ton absence m'envahir ? C'est comme ta plante, là, tu l'appelais « Fofolle ». C'est une espèce de truc qui prolifère et laisse sur elle proliférer des poux ou je sais pas très bien, des cochenilles. C'est dégueu. Et le cyclamen fuchsia tout flétri ? Et la ciboulette ? Et le persil tout rabougri ? Dans un sourire, tu m'as dit que...

Tu verras, tout va repartir ! Tu penseras à moi. Euh... enfin... c'est pas... c'est pas ce que je voulais dire. Excuse-moi.

Tu es partie. Moi, j'attends. Je ne sais pas si je vais « repartir ». je t'aimais. D'ailleurs, tiens, les roses, ces putains de roses, elles sont déjà mortes. Alors ton bouquet, son putain de bouquet, je le jette. Fallait pas partir. Pourquoi es-tu partie, Blanche ? Je... comprends-tu, Blanche ... comprends-tu que je t'aimais ?

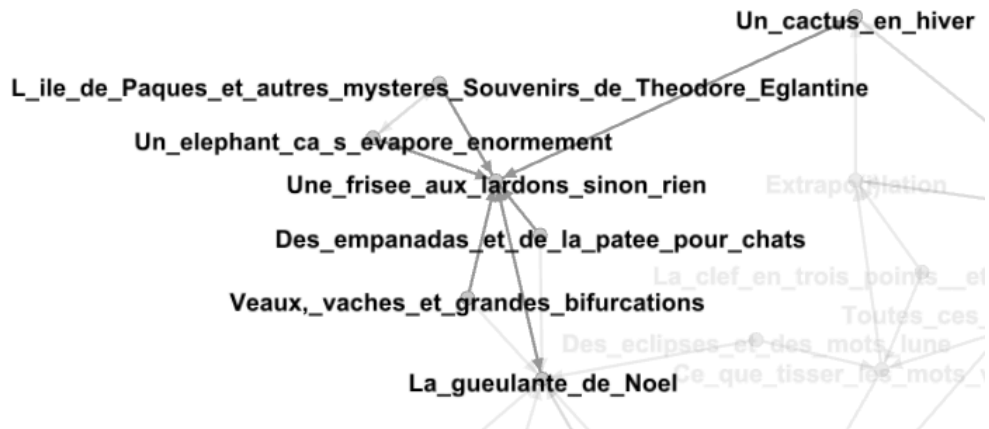
L'instant jaune gris



Jaune tu pars gris
tu restes jaune
je reste gris je
pars jaune
ou gris on ne sait plus
très bien jaune
gris c'est tout
pareil ou c'est
différent à
quoi ça
tient à force on n'sait
plus très bien.

Jaune tu pars gris
tu pars aussi et on
dirait que comme ça, ainsi,
ce serait fini.

Une frisée aux lardons sinon rien



Attendre des plombes, juste pour une frisée aux lardons. A la fin, je me maudissais d'avoir encore succombé à ma gourmandise, d'avoir eu la flemme de me préparer un sandwich et via, ça n'aurait pas été compliqué, je n'aurais pas été là à poireauter, en plus au milieu de familles chichi-planplan.

J'ai ce don. Je dois les attirer ou alors elles pullulent, ce genre de familles à la con. En tout cas, difficile de les éviter. Je le savais bien. Pourquoi je l'ai quand même fait ? Une frisée aux lardons, l'attente imprévue et pourtant si prévisible dans cette enfilade des jours fériés de mai. L'attente et c'est la merde, la grosse merde, que dis-je, la punition : devoir patienter à côté, que dis-je, cernée, de toutes ces familles à la con.

Et ça s'ennuie, et ça se sourit. Et ça s'essuie, et ça se fuit. Ça, c'est pour les parents. Pour les enfants, parfois on fait un petit effort et de son sac on sort un livre, au hasard un conte, des fois que rêver fasse encore du bien. On prend les mioches sur ses genoux. On prend surtout son mal en patience car le petit dernier avale son poing à force de faim. Va falloir captiver si on veut éviter le drame fondateur, celui de tous ces déjeuners en plein air où, au lieu de partir loin dans la montagne, on ne sait pas trop pourquoi, on est resté en plaine à trainer avec la masse urbaine. C'est là qu'on commence pour la énième fois La Petite sirène parce que Disney a eu la mauvaise idée d'en ressortir une énième version, alors on n'a pas pu y échapper : les copines de la gamine en parlaient trop dans la cour de récré pour résister.

C'est là qu'on revisionne l'histoire, faribolistique comme il sied. C'est là que je revisionne mon histoire, faribolistique sans regret.

Perso, je l'avoue, j'ai toujours trouvé les contes soit super débiles, soit super effrayants. Y'a qu'à voir : La Belle au bois dormant, un

baiser et tout finit bien. Non mais franchement, à quoi bon mettre la barre si haut alors que dans la vraie vie on plafonne si bas ? Je vois pas l'intérêt. Ou alors, dans un autre genre, dans la série « Si t'es pas sage, tu vas voir, même que Papa et (belle-)Maman ils peuvent t'abandonner dans la forêt », ce truc du Petit Poucet, c'est à fuir d'horreur sans vouloir davantage en écouter. Alors, je l'avoue, perso, j'ai trouvé une solution : pas de conte, pas de famille, et de temps en temps, je me tape une bonne grosse frisée aux lardons. C'est sûr, avec pareil parti pris, j'ai fait fuir, je me retrouve un peu seule mais au moins je suis restée moi-même sans autre forme de pollution.

J'en étais à cette réflexion, résolue, pleine de bonnes résolutions, lorsqu'enfin arriva ma frisée aux lardons. Enfin... c'est que... y'avait pas grand-chose dans mon assiette. Une fois déposé mon plat, le garçon de café tourna les talons sans commentaire, sans la moindre émotion. Il revint juste pour m'apporter des biscottes et à cette occasion me sourit ; c'était déjà ça de pris.

J'inspectai mon assiette. Force fut de constater que de la frisée aux lardons, il ne restait que... la vinaigrette. J'étais pour le moins interdite, stupéfaite. J'épongeai scrupuleusement la sauce bénie lorsque la table d'à côté, celle des familles avachies, fut, elle, copieusement servie. Le comble fut sans doute l'énorme frisée fourmillant de lardons fumés placés devant la mère qui me jeta un regard désolé.

Désolé de quoi ? Elle s'est vue celle-là avec son gros bide, flasque, inrentable, répandu, étalé ? Qu'est-ce qu'elle a cette guenon à s'apitoyer sur moi, si svelte qu'il n'y a rien de comparable entre elle et moi ?

Ça m'énerve. Je sens bien que ça monte. Faut dire qu'avec les frisées aux lardons, faut pas me chatouiller. C'est grave mon pêché mignon. Alors avoir attendu, ensuite me retrouver face à cette assiette presque nue, à côté de l'autre qui dégouline de gentillesse même pas contenue, ça me prend le chou. Du coup, j'alpague le serveur. Je sais pas pourquoi, mais toute cette histoire, c'est même pas une histoire, c'est ridicule, ça me met en sueur.

– Une frisée... une frisée aux lardons. J'avais demandé une frisée aux lardons. Vous avez vu ce que vous m'avez apporté ?

– Mais je vous ai apporté ce que vous aviez commandé : une frisée aux lardons. Où est le problème ?

– Vous vous foutez de moi ou quoi ? Vous ne voyez pas qu'il n'y a rien dans mon assiette, ou plutôt si, que de la vinaigrette ? Ils sont où, par exemple, les lardons ?

– Les trois petits cochons sont désormais indisponibles, trop bien installés dans leur nouvelle maison. Le temps est venu pour eux de

se la couler douce après tant de frayeurs. Ils ont bien essayé de convaincre le vilain petit canard d'aller au charbon -les lardons de canard, c'est si bon-, mais il a refusé, estimant qu'il avait désormais mieux à faire, maintenant qu'il avait compris que résolument, les autres, c'était l'enfer.

- Je ne vois pas très bien. On parle bien de frisée, de ma frisée aux lardons ? De quoi me parlez-vous ? De Sartre ? Mais vous êtes fou !

- Non, non. « L'enfer, c'est les autres », le philosophe l'avait bien dit et le vilain petit canard l'a vérifié, lui qui était en fait un beau cygne et se faisait pourtant rejeter car soi-disant trop laid. C'était trop facile comme argument et il a décidé d'assumer pleinement son génie à présent.

- Ah bon. Et moi, je fais comment ? Y'a même pas de salade. Elle est passée où la salade ?

- Ça, faut demander à Grace.

- Grace ?

- Ben, Grace la limace !

- Grace la limace... connais pas.

- Ben justement. Si vous la connaissiez, peut-être qu'elle vous en aurait laissé.

-Laissez. De quoi ?

- De la salade.

- Qu'une limace que je ne connais même pas me laisse de la salade. Vous délirez. Et les morceaux de pomme ? Et les toasts au fromage de chèvre ? C'est fou, j'hallucine. Appelez-moi le patron, que j'aie au moins une explication valable, pas toutes ces salades !

- Non mais c'est vrai. C'est très sérieux. Pour la pomme, je peux vous la donner, la raison. C'est que depuis l'empoisonnement de Blanche-Neige, les services de l'hygiène et de la sécurité nous interdisent tout bonnement d'en garnir nos mets. Quant aux toasts, vous savez bien que les oiseaux ont tout picoré, qu'Hansel et Gretel avaient eu le tort d'en parsemer leur chemin pour ne pas se perdre comme le Petit Poucet. Il ne reste rien. Enfin, le fromage de chèvre. Pour qu'il y ait fromage, il faut qu'il y ait chèvre. Or vous savez bien ce qu'il advint à celle de Monsieur Seguin. Faire la fofolle toute la nuit en liberté, ne pas regagner au soir l'enclos, et clac ! Le loup lui a tordu le cou tôt le matin. A la rigueur, elle aurait fait des lardons de bon cœur, mais le carnassier lui a fait la peau et les os avant que le chef, lui, ne gagne ses fourneaux.

Un vertige me vint, soudain, si soudain.

Je perdis comme pied.

J'allais pour me lever, m'enfuir, vite tout oublier lorsqu'il -le serveur- mit sur mes épaules comme une cape, une cape d'invisibilité. J'eus peur. Je n'avais pas l'habitude de tant d'autorité et, au fond, de sollicitude.

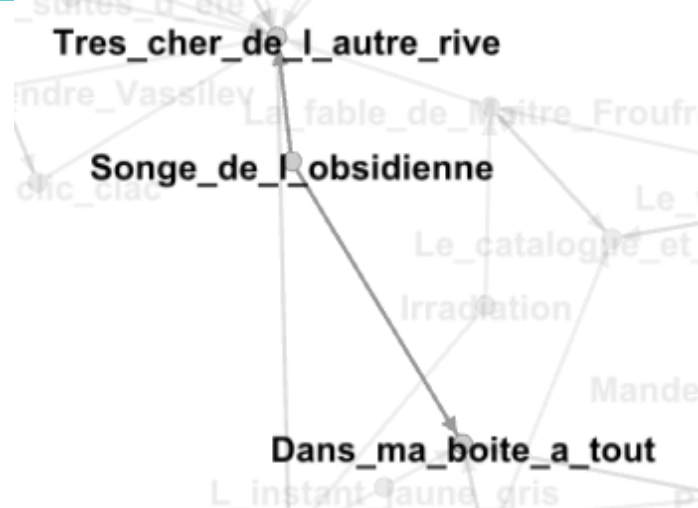
Cela me fit du bien, je l'avoue.

D'un coup, je m'oubliai et soudain, je n'eus plus faim. Je voyais le monde comme il m'avait dit, comme les gens autour, mes contemporains. Je n'attendais plus rien. Je croyais à tout pareil comme eux.

Et c'est là, à ce moment magique, bizarre, gastronomique sur les bords que parut, comme par hasard, ma frisée aux lardons... sans effort.

Moralité :Malheur aux incroyables qui oublient les vertus apaisantes des contes pour leur pauvre vésicule.

Songe de l'obsidienne



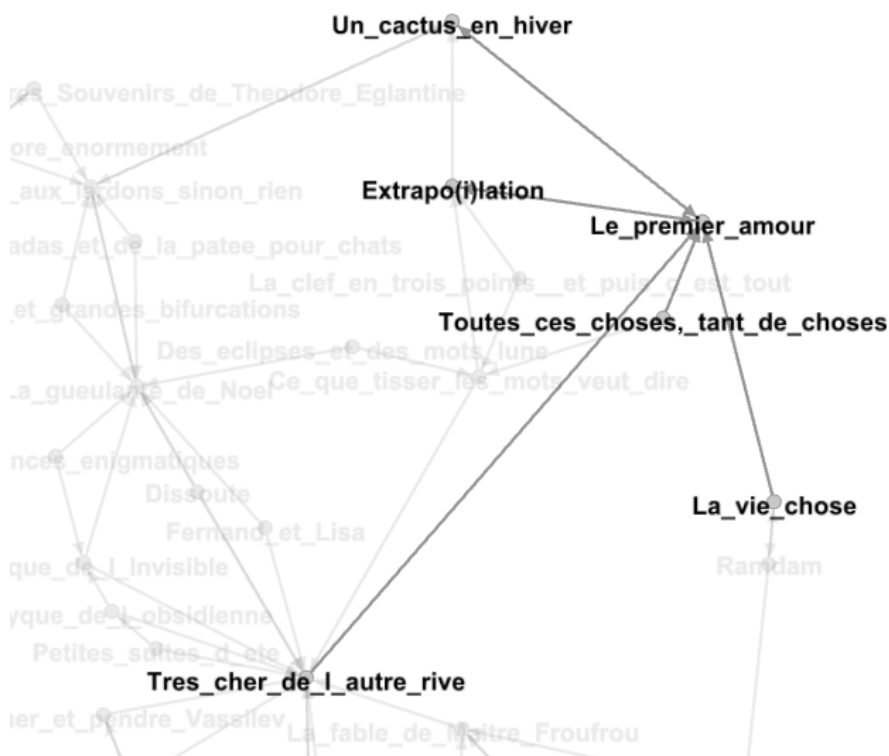
Prenons un désert. Mais pas n'importe lequel : faut qu'y tombe un flocon. Mais pas un flocon retenu, sous l'emprise de troubles spaghetti. Non. Un flocon libre. Libre de ses mouvements, de sa lente recristallisation.

Imaginons le flocon sur le sable. L'un dit : « Ça fait froid. T'es pas un peu tombé sur la tête de me tomber dessus ? ». L'autre répond : « Et toi, tu grattes. Qu'est-ce que tu fous ici ? J'aurais rêvé surface plus lisse. »

Dire qu'on pourrait en rester là.

Mais v'là que ça recristallise. Et que j'encorbelle tes grains dans mes dendrites. Et que j'engrenage ta liquéfaction. C'est terrible. C'est magique.

Et dire que moi, je suis née de cette fusion.



Montréal. Dans un bar, sur le Plateau, près du métro Mont Royal.

Eloïse : Alors ça y est, back to Montréal. Te voilà de retour. Incroyable !

Charlie : Ben oui, comme tu vois.

– J'y crois pas. Raconte. C'était comment là-bas ? Tu nous a manqué, sacré petit con.

– Oh ça va. Si tu commences, franchement, je vois pas l'intérêt.

– C'est ça. Tu t'barres de l'autre côté de la planète, on sait même pas pourquoi. Une lubie. Et puis après, c'est no news good news pendant 9 ans. Et tu reviens comme tu es parti. Tu m'appelles, on se voit. Et t'es même pas foutu de t'expliquer, de partager. T'as vraiment pas changé.

– Ça y est ? C'est bon ? M'expliquer, certainement pas. Mais partager, j'ai pas dit non. C'est toi qui présupposes toujours.

– C'est ça, c'est ça... Je t'écoute alors. T'étais où exactement, putain t'étais où ? Et qu'est-ce que t'as fait pendant tout ce temps ? Tu as... Tu es...

– Ou-la... doucement. Commençons par le commencement.

Il sort une photo de sa poche.

- C'est... c'est qui cet hurluberlu ?
- C'est moi. Sérieux, tu me reconnais pas ?
- Ben... c'est-à-dire... non.
- Vraiment non ?

Eloïse, se penchant sur la photo et la scrutant avec une avide curiosité :

- Sérieux, c'est toi le type hirsute, accoudé au comptoir entre une théière et un café ? Et les gens autour, à moitié à poil. On dirait les derniers des sauvages, comme dans les reportages. Je sais pas si tu as fait beaucoup d'exploration à coup de coupe-coupe avec eux mais vous aviez l'air de bien vous amuser pendant que... pendant que nous, on...

- Je sais : vous vous inquiétez.

- Et le coucher de soleil. Immense, radieux, d'un orange intense. On s'y croirait. Cool, merci. Et puis plein de fumée, plein de bouteilles. Vraiment le parfait nécessaire pour tout oublier.

- Ça va.

- Franchement, partir pour ça, tu me déçois. Et... revenir pour quoi au juste ?

- Pour être avec toi. Marre de Wallis ; je te parle même pas de Futuna. C'est

à côté mais c'est pire. De toutes façons, c'est grave paumé, y'a rien à faire. Là-bas aussi, ils font que bouffer et regarder la télé. Et puis l'autre côté du monde, c'est rien à côté de ma blonde.

- Pardon ?

- Tu sais, passé le coup de pied, la panique, les phéromones lâchées, l'agitation, les fourmis s'apaisent. Le danger écarté, elles retrouvent leurs allers-venues habituels et l'ordre règne à nouveau dans la fourmilière.

- N'importe quoi. Tu t'es spécialisé dans les insectes et tu es devenu poète en plus ! Et pourquoi pas moraliste ? Tu veux dire quoi ? Que t'as fait ta crise, que tu reviens changé et que faudrait te reprendre comme si de rien n'était. Je vais te croire peut-être.

- Non mais c'est sérieux.

- Qu'est-ce qui est sérieux ? J'ai connu un ambitieux qui était bien sur les rails. Je faisais partie des rails, des grands projets et pfft ! ! ! du jour au lendemain, évaporé ! Et maintenant je retrouve un dingo qui me dit que « c'est sérieux ». Je te le demande : qu'est-ce qui est « sérieux » ? Qu'est-ce que je dois croire ? Qu'est-ce que je peux croire ?

- Mon amour, intact, pour toi, ma tendre colombe, mon aimable coccinelle.

- Vraiment n'importe quoi. Tu te fous vraiment de moi. Laisse donc les coccinelles où elles sont.

Silence

Eloïse : Et... maintenant... tu vas faire quoi ? Tu restes ici ? Tu...

Charlie : Finie la fuite. J'ai compris, c'est sérieux. Le truc, c'est que...

- C'est que quoi ?

- Et toi ?

- Très drôle. Tu te préoccupes de moi. Mais moi, ça fait longtemps que j'avais compris que... que... que je... Seulement le temps a passé et...

- Et ?

- Et j'ai trois enfants, je suis mariée.

- Ah... c'est...

- C'est quoi ?

- C'est... je veux dire... ne le prends pas mal, mais c'est... disons... c'est classique.

- Classique ? Et trois p'tits tours et puis s'en vont, c'est pas classique peut-être ?

- Ben, pas vraiment, enfin pas de la même façon. Mais... toi et eux, c'est sérieux ? Tu les aimes vraiment ?

- Comment ça si je les aime vraiment ! Mais oui, figure-toi, je les aime, j'ai bien du les aimer, j'ai bien du construire sans toi ! Et maintenant te voilà, tu reviens. Fallait pas m'appeler, se revoir, tu sais bien que d'abord ça...

- Ça ?

- Ça rime à rien.

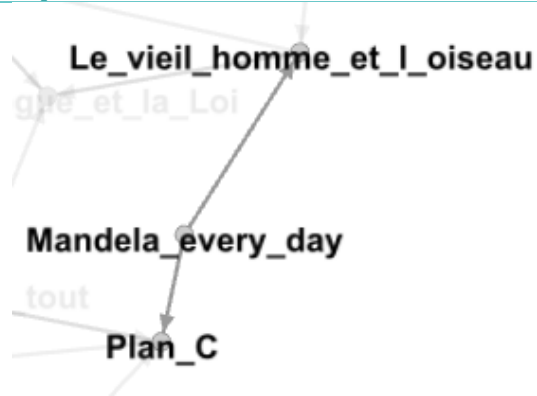
- T'étais pas obligée. T'es grande maintenant à ce que je vois.

- Obligée de rien, c'est bien connu. T'es vraiment qu'un salaud, le salaud initial, le salaud de trop.

- Bon... alors..., qu'est-ce qu'on fait ?

- Alors tais-toi et raconte-moi encore. Dis-moi, c'était comment là-bas ?

Mandela every day



*Mitigé le ciel sur Pretoria ce jour-là
Aurore dans les cœurs il aurait détesté les pleurs
Nelson noir et alors
Dark star de nos jeunes années
Étoile au-delà de l'éternité
Lumière sans nom
Arc-en-ciel de toutes les nations*